

COEURS DE SEL

Lily Walker



Cœurs de Sel

Par Lily Walker

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La morsure du cuivre	4
Chapitre 2 : L'invitation de l'Archonte	10
Chapitre 3 : Le prix du sel	16
Chapitre 4 : Sourires et arsenic	23
Chapitre 5 : Le murmure des plaques	29
Chapitre 6 : L'alchimie du désespoir	36
Chapitre 7 : Le baiser de la méduse	41
Chapitre 8 : Le sanctuaire de sel	46
Chapitre 9 : Le Retournement : L'Offrande	53
Chapitre 10 : La veille du déluge	60
Chapitre 11 : Le Gala des Marées	67
Chapitre 12 : La trahison de l'Agent	75
Chapitre 13 : L'Ascension de l'Archonte	80
Chapitre 14 : Le Cœur de Verre Brisé	85
Chapitre 15 : La Résonance du Granit	91

Chapitre 1

La morsure du cuivre

L'eau n'a pas seulement le goût du sel, elle a celui de l'histoire qui pourrit. Sous les voûtes de la salle des Myriades, l'air s'épaissit d'un effluve de musc ranci et de varech en décomposition, une alliance écœurante entre la vanité des hommes et l'appétit de l'océan. Je patauge dans trente centimètres d'une soupe saumâtre où flottent des débris de partitions de musique et des pétales de camélias noirs, flétris par la saumure. Le silence ici n'est pas vide ; il sature les narines d'une odeur de poussière mouillée, cette senteur de vieux grimoires qu'on aurait abandonnés au fond d'une grotte marine. Chaque inspiration me brûle les sinus, une décharge d'ozone et de soufre qui annonce la marée haute, celle qui ne repartira jamais.

Le cadavre du comte de Valerius est échoué contre un pilastre de granit dont les veines pleurent une eau ferrugineuse. Il est là, gonflé dans son habit de soie cramoisie qui a perdu son éclat pour prendre la teinte brunâtre du sang séché. Je m'accroupis à ses côtés. L'odeur de sa décomposition est encore discrète, masquée par le parfum entêtant de l'ambre gris dont il s'inondait de son vivant, un vestige de narcissisme qui s'accroche à sa peau livide. Ses doigts, bagués de saphirs inutiles, sont déjà raidies par une fine pellicule de sel blanc. Je ne suis pas venue pour les pierres précieuses ; les bijoux ne filtrent pas l'air.

Mes mains plongent dans l'eau trouble pour chercher la valve de laiton qui émerge de son plexus. C'est un modèle d'artisanat ancien, un régulateur de pression pour respirateur, orné de gravures de tritons dont les visages sont rongés par le vert-de-gris. Le métal dégage un arôme âcre, métallique, une pointe de cuivre qui rappelle le goût d'un sou que l'on garde trop longtemps sous la langue. Je sors mon scalpel de précision, un instrument de chirurgien que j'ai détourné de sa fonction

noble pour en faire un outil de charognard. La lame glisse dans la chair spongieuse, libérant une bouffée soudaine de gaz intestinaux mêlés à l'arôme de la truffe noire qu'il a dû ingérer lors de son dernier banquet. Je ne détourne pas le regard. Le dégoût est un luxe pour ceux qui ont encore un horizon à contempler.

— Toujours en train de fouiller les poubelles de l'aristocratie, Elara ?

La voix de Julian résonne, amplifiée par l'acoustique de la coupole de cristal, mais elle est précédée par son odeur. Il sent le savon de Marseille et la suie froide, le parfum typique des quartiers de l'Académie où l'on brûle encore du charbon de bois pour faire fonctionner les pompes de secours. C'est une odeur propre, presque agressive dans cette atmosphère de marécage de luxe.

Je ne me retourne pas. Je force sur le raccord de laiton. Un craquement sec. La pièce cède. Je la glisse dans ma sacoche de cuir huilé, dont l'émanation de graisse de phoque protège mes trouvailles de la corrosion.

— Le recyclage est la forme la plus pure de la piété, Julian, répliqué-je sans me presser. Valerius n'a plus besoin de réguler son souffle. Ses poumons sont actuellement des aquariums pour les petits crabes de verre.

Je me relève enfin, l'eau cascading de mes bottes en cuir de raie. Julian se tient à l'entrée de la salle de bal, sa silhouette se découpant sur la lueur blafarde des lanternes à huile de baleine qui grésillent dans les couloirs. L'huile dégage une fumée noire, grasse, qui sent le poisson brûlé et le désespoir. Il me regarde avec cette pitié humaniste qui me donne envie de lui arracher les yeux.

— Tu sais pourquoi je suis là, dit-il en s'avançant. L'eau ne redescendra plus, Elara. La Grande Équinoxe commence dans soixante-douze heures. Les capteurs de la ville basse ont cessé d'émettre. Ils sont noyés sous dix mètres de limon.

— Merci pour le bulletin météo. J'avais remarqué que mes chevilles étaient mouillées. C'est l'inconvénient de vivre dans une nécropole qui a oublié de mourir.

Il s'approche, réduisant la distance. L'odeur de l'ozone se fait plus forte autour de lui, un signe que son propre équipement de survie, dissimulé sous sa redingote austère, surchauffe. Il y a aussi cette pointe de cannelle, un reste de thé qu'il a dû boire pour se donner du courage avant de venir me confronter. C'est un arôme de confort domestique qui n'a aucune place ici, au milieu des lustres en cristal de roche qui pendent comme des stalactites prêtes à s'effondrer.

— Ta grand-mère prépare le Gala des Marées, continue-t-il, la voix assourdie par l'humidité ambiante. Elle veut que tu sois à ses côtés. Elle dit que c'est le moment de la Transition. Que le sel va nous libérer de la putréfaction.

Je lâche un rire sec, un son qui claque contre les murs de granit pleureur.

— Rowena a toujours eu un penchant pour la poésie macabre. Elle veut nous transformer en statues pour décorer son mausolée personnel. Le sel ne libère rien, Julian. Il momifie. Il fige la douleur pour l'éternité. Regarde Milo. Il sent encore la mer et la sueur, mais il n'est plus qu'une croûte blanche qui s'effrite au moindre contact.

Je passe devant lui, l'effleurant volontairement. L'odeur de sa peur est subtile, mais je la détecte : une sueur froide, acide, qui perce sous son parfum de savon. C'est l'odeur de ceux qui croient encore que la logique peut endiguer une marée millénaire.

— Tu devrais partir, Julian. Retourne à tes équations et tes cartes marines. L'archipel n'est plus une ville, c'est un estomac qui nous digère lentement. On sent déjà l'acide gastrique de l'océan dans chaque bouffée d'air.

— On peut encore saboter les vannes principales, insiste-t-il, me saisissant par le bras. Son contact est tiède, trop vivant. J'ai les schémas. Si on inverse la pression dans

les conduits de laiton du Grand Dôme...

Je dégage mon bras d'un coup sec. Le contact de sa peau m'irrite plus que la saumure.

— "On" ? Il n'y a pas de "on". Il y a toi, un idéaliste qui va finir noyé dans une bibliothèque, et moi, qui compte bien respirer jusqu'à la dernière seconde. Ta ferveur sent le sapin et la cire de bougie, Julian. C'est l'odeur des funérailles, pas celle d'une révolution.

Je me dirige vers l'escalier en colimaçon, là où les marches de marbre commencent à disparaître sous une couche de limon grisâtre qui sent la vase et les rêves avortés. L'air y est plus frais, mais chargé d'une électricité statique qui fait crépiter les petits poils sur mes bras. C'est le signal. La terre tremble imperceptiblement sous mes pieds, un grognement sourd qui vient des abysses, comme si les plaques de granit elles-mêmes cherchaient à s'ébrouer de ce poids de cuivre et de chair.

Je m'arrête un instant pour ajuster la sangle de mon masque sur mon visage. Le cuir est imprégné de l'odeur de ma propre peau, un mélange de sel et d'ironie. Je jette un dernier regard à la salle de bal. Le lustre central, un immense soleil de cristal, se reflète dans l'eau noire. Il ressemble à un œil de prédateur attendant que nous soyons assez proches pour nous dévorer.

— Elara ! crie-t-il derrière moi. Tu ne pourras pas fuir la Cristallisation. Personne ne le peut. Même pas l'Archonte.

— Peut-être, dis-je sans me retourner. Mais je préfère mourir avec l'odeur du laiton entre les mains plutôt que celle de l'encens de ma propre canonisation.

Je grimpe les marches, laissant derrière moi l'arôme de la décomposition de Valerius et l'espoir rance de Julian. À mesure que je monte vers les étages supérieurs, l'odeur change. Ce n'est plus la mer, c'est le parfum étouffant des lis de mer artificiels que ma

grand-mère fait brûler dans les encensoirs d'argent du palais. C'est une senteur de mort propre, une odeur de paradis blanc et stérile qui me donne la nausée.

Le palais de Rowena s'élève comme un doigt accusateur vers le ciel couleur pétrole. Ici, le luxe est une insulte au monde qui s'éteint en dessous. Les tapisseries de Gobelins, autrefois vibrantes de scènes de chasse, sont désormais raidies par les minéraux, exhalant une odeur de calcaire et de vieux plâtre. Chaque pas sur le tapis de nacre produit un crissement qui me rappelle le broyage des os.

Je sens mon propre cynisme m'envelopper comme une armure de plomb. C'est ma seule défense contre cette beauté qui s'effondre. Julian pense que je suis cruelle. Il a raison. La cruauté est le seul parfum qui ne s'évapore pas sous l'eau. Elle reste là, accrochée à la gorge, une garantie qu'on est encore capable de ressentir l'amertume du monde.

En haut des marches, je m'arrête pour essuyer une goutte d'eau sur ma joue. Elle est tiède et grasse. L'huile de baleine des lanternes de l'escalier. Julian ne voit pas que ma main tremble, car elle est déjà immergée dans l'ombre noire de la marée.

Le couloir s'étire devant moi, une gorge de pierre où l'air devient rare, saturé par le parfum de l'ozone qui précède les grands cataclysmes. Je sens la vibration des pompes dans les murs, un battement de cœur mécanique et agonisant. L'archipel expire. Sa dernière bouffée sent le métal chauffé à blanc et le sel qui sèche sur une plaie ouverte. Je resserre mon sac de laiton contre mon flanc. Si je dois devenir une statue, je serai une statue qui a mordu jusqu'au bout.

Je m'enfonce dans l'obscurité des étages supérieurs, là où l'opulence ne parvient plus à masquer l'odeur de la fin. Chaque galerie est un nouveau tombeau, chaque parfum une nouvelle étape vers l'oubli. Je ne cherche plus Julian du regard. Son humanité est un parfum trop volatile pour ce monde de sédiments. Ici, seule la morsure du cuivre est réelle. Elle marque mes doigts d'une tache sombre, une souillure que même la

grande marée ne pourra jamais laver.

L'air se fait de plus en plus lourd, chargé d'une humidité qui ne provient plus seulement de l'océan, mais de la sueur des murs eux-mêmes. Le granit pleure, littéralement. Les gouttes tombent sur le sol de marbre avec un bruit mat, emportant avec elles une odeur de minéral froid et de vieille terre oubliée. Je passe devant une alcôve où brûle une lampe à huile de foie de morue, dont la lueur vacillante projette des ombres déformées sur les bas-reliefs de laiton. L'odeur est suffocante, une alliance de graisse animale et de mèches carbonisées qui me rappelle les abattoirs de la ville basse, avant que les vagues ne les transforment en charniers pour crustacés.

Je m'arrête devant une porte massive en chêne noir, dont les ferrures sont blanchies par le sel. Derrière cette porte, je sais que l'Archonte m'attend. Elle ne sent pas la mer. Elle ne sent pas la sueur. Elle sent le froid. Une odeur d'azote liquide et de fleurs de givre, un parfum qui n'existe pas dans la nature mais qui a été créé dans les laboratoires alchimiques du sommet de la spirale. C'est l'odeur de la Cristallisation finale, celle qui promet une éternité sans changement, sans odeur, sans vie.

Je pose ma main sur la poignée de cuivre froid. Le métal semble aspirer la chaleur de ma paume. J'inspire une dernière fois l'air chargé de sel et de pourriture du couloir. C'est un air sale, un air de fin du monde, mais c'est un air qui appartient encore aux vivants.

Julian ne voit pas que ma main tremble, car elle est déjà immergée dans l'ombre noire de la marée.

Chapitre 2

L'invitation de l'Archonte

Le palais de ma grand-mère siffle comme une bouilloire de laiton oubliée sur un brasier d'enfer. C'est un son qui ne s'arrête jamais, un cri mécanique qui s'insinue entre les vertèbres et fait vibrer la pulpe des dents. Ici, dans les hauts quartiers de l'archipel du Mont, la survie n'est pas une question d'espoir, mais une affaire de pression hydraulique. Les tuyauteries qui serpentent le long des corniches de granit rejettent des jets de vapeur saumâtre dans un tonnerre régulier, une toux de géant métallique luttant contre l'étreinte de l'océan. Chaque soupape qui lâche sa pression produit une note différente, un orgue industriel jouant une symphonie de l'agonie contrôlée. J'avance dans la galerie des Soupirs, où le bruit de mes talons sur le dallage de nacre produit un claquement sec, une percussion solitaire qui semble immédiatement dévorée par le vrombissement sourd des pompes géantes dissimulées derrière les cloisons.

Le vacarme est tel qu'il rend toute pensée cohérente impossible, une stratégie délibérée de Lady Rowena pour briser les velléités de ses visiteurs avant même qu'ils n'atteignent le sanctuaire. Je passe sous une arche où le plomb a coulé en stalactites, figé dans un cri de métal refroidi. Le ronflement de l'eau circulant dans les conduits muraux est une basse continue, une vibration qui remonte par la plante des pieds et s'installe dans la cage thoracique. C'est la pulsation cardiaque d'une ville qui refuse de couler, un battement de piston qui martèle le silence jusqu'à le réduire en miettes.

Quand les doubles portes de l'antichambre pivotent sur leurs gonds de bronze, le sifflement s'atténue pour devenir un chuintement de serpent. Lady Rowena est là, silhouette d'une verticalité insultante devant une verrière qui donne sur les dômes de cuivre oxydé de la cité. Le ciel, de la couleur d'une nappe de pétrole irisante, semble

peser de tout son poids sur le dôme de verre. Le seul bruit ici est celui d'une petite fontaine de mercure qui s'écoule en un filet visqueux dans un bassin de quartz, produisant un clapotis métallique, rythmique et hypnotique.

— Tu es en retard, Elara. Le cycle ne nous attendra pas.

Sa voix est un froissement de parchemin ancien, une sonorité dépourvue de toute humidité, contrastant avec le déluge qui menace nos murs. Elle ne se retourne pas. Elle observe la marée qui lèche les balcons du niveau inférieur, un ressac invisible dont on n'entend que le reflux lointain, comme un râle de gorge dans les tréfonds de l'abbaye. Rowena manipule un petit automate en étain entre ses doigts décharnés ; le cliquetis des engrenages miniatures remplit l'espace entre nous, chaque dent de métal s'emboîtant avec une précision chirurgicale.

— Le retard est le seul luxe qui me reste, grand-mère. C'est le seul moyen de feindre que j'ai encore un contrôle sur l'emploi de mon temps.

Je m'approche, mes narines saisissant l'air filtré par des épurateurs qui rejettent une senteur de chaux vive et de poussière d'os. Ici, l'odeur de la mer est proscrite. Rowena a recréé un environnement de laboratoire, une bulle de pureté minérale où rien ne pourrait car rien ne vit vraiment. Elle se tourne enfin. Ses yeux, d'un gris d'acier poli par trop de tempêtes, se fixent sur les miens. Elle ne cherche pas l'affection ; elle cherche la faille, le point de rupture dans ma structure atomique.

Sur un mannequin de bois de fer, dans un coin de la pièce, repose la chose.

C'est une robe, si l'on peut appeler ainsi cet instrument de torture textile. Le tissu est une soie si lourdement imprégnée de minéraux qu'elle semble avoir été taillée dans une paroi de grotte. Elle ne drapait pas, elle se dresse. Les cristaux de sel ont été forcés de croître entre les fibres, créant une armure blanche, mate, dont les bords sont aussi tranchants que des éclats d'obsidienne. Quand Rowena l'effleure du revers de la

main, le son qui s'en échappe est celui de mille aiguilles de verre s'entrechoquant, un tintement cristallin et sinistre.

— Ta parure pour le Gala des Marées, murmure-t-elle. Elle a été infusée dans les bassins de la crypte pendant sept lunes. Elle est la Pureté Blanche. Elle est la preuve que nous pouvons transcender l'organique pour embrasser la permanence du sel.

— Elle ressemble surtout à une cage dans laquelle on m'enterrerait de mon vivant, répliqué-je en laissant mes doigts glisser à quelques millimètres de l'étoffe raide. Je suppose que respirer est considéré comme une vulgarité accessoire pour la future sainte de la Cristallisation ?

Rowena esquisse un sourire qui ne plisse même pas la peau de ses tempes.

— La respiration est un mouvement. Et le mouvement est ce qui nous tue, Elara. Chaque souffle oxyde nos cellules, chaque battement de cœur nous rapproche de la sédimentation. La Cristallisation est la fin du chaos. C'est la paix du minéral.

Elle saisit mon poignet. Ses doigts sont d'une sécheresse absolue, une texture de pierre ponce qui gratte ma peau fine. Je réprime un frisson. Sa force est déconcertante, une poigne de statue qui ne connaît pas la fatigue.

— Julian pense que la vie doit continuer à ramper dans la vase, continue-t-elle d'un ton monocorde, ignorant ma tentative de dégagement. Il t'empoisonne avec ses rêves de chair et de sueur. Mais regarde cette ville. Elle est une symphonie de décomposition. Seule la structure demeure. Tu seras la structure.

Elle lâche mon bras et se dirige vers un coffret en ivoire de narval. Elle l'ouvre, et le bruit de la charnière est un cri strident, une plainte qui semble répondre au sifflement des pompes à l'extérieur. Elle en sort un collier de perles de verre soufflé, chacune emprisonnant une goutte d'eau de mer prélevée à la profondeur abyssale du point de

rupture.

— Le refus n'est plus une option diplomatique, Elara. Le Conseil a voté. La Grande Équinoxe approche. Si tu ne portes pas cette robe de ton plein gré, je ferai en sorte que tes articulations soient scellées par le sel avant même que tu n'entres dans la salle de bal.

Je sens un nœud de fer se serrer dans ma gorge. Le cynisme, mon bouclier habituel, s'effrite comme un enduit de mauvaise qualité sous l'effet de l'humidité. Je cherche une répartie cinglante, une insulte élégante pour masquer la terreur qui remonte le long de ma colonne vertébrale, mais les mots se brisent contre la froideur de ses certitudes.

— Vous voulez faire de moi une icône morte pour justifier votre propre peur de la fin, articulé-je enfin, la voix serrée. C'est une bien grande mise en scène pour une vieille femme qui craint de finir en poussière.

Un choc sourd ébranle le palais. Une vibration profonde, venant des fondations de granit, qui fait tinter les lustres en cristal de roche au plafond. Le bruit est celui d'une plaque tectonique qui s'ajuste, ou d'une bête immense qui se retourne dans son sommeil de limon. Le niveau de la mer vient de franchir un nouveau palier. Rowena ne sourcille pas. Elle est déjà en train de régler l'un des manomètres de bronze encastrés dans le mur, ses gestes précis et mécaniques.

— Écoute, dit-elle simplement.

Le sifflement de la vapeur s'intensifie, devenant un hurlement de turbine. Derrière la paroi, on entend le gémissement du métal qui travaille sous la pression, un son de membrane qui s'étire jusqu'à la limite de la déchirure. C'est le son de l'archipel qui s'enfonce. Chaque seconde, le Mont s'enfonce d'un millimètre dans la gorge de l'océan.

— Nous ne sommes pas dans une salle de bal, Elara. Nous sommes dans une cloche de plongée qui fuit. La Cristallisation est la seule manière de ne pas être écrasés par le poids de l'eau. Tu porteras la robe. Tu seras l'exemple de la transition.

Elle s'approche à nouveau de moi. L'espace entre nous est saturé par le bruit de sa respiration, un souffle ténu, presque inaudible au milieu du chaos mécanique, mais qui me paraît plus menaçant que le ressac. Elle pose ses mains sur mes épaules. Le contact est d'une raideur insupportable, comme si ses muscles étaient déjà remplacés par des câbles d'acier.

— Ma chère enfant, soupire-t-elle, et pour la première fois, il y a une lueur de ce qui pourrait ressembler à de la tendresse dans son regard, ce qui est bien plus terrifiant que sa colère. Tu es si fragile. Si périssable.

Elle se penche pour déposer un baiser sur ma joue. C'est un contact sans chaleur, une pression de lèvres sèches qui semble aspirer l'humidité de ma peau. Son souffle, proche de mon oreille, est un murmure de vent dans une crypte. Il porte une odeur de lichen ancien, de pierre humide restée trop longtemps à l'abri de la lumière, une senteur de mort propre et désinfectée qui me soulève le cœur.

Je reste immobile, les bras ballants, tandis qu'elle se retire vers l'obscurité du fond de la pièce. Le bruit des pompes semble maintenant battre la mesure de mon propre effondrement intérieur. Je regarde la robe de sel sur son mannequin. Elle brille d'un éclat maléfique sous les lumières artificielles, ses milliers de cristaux captant les reflets huileux du ciel. Elle n'attend que moi. Elle attend que je me glisse dans sa rigidité, que je devienne une partie de ce musée de minéraux, une note fixe dans la symphonie grinçante de l'archipel.

À l'extérieur, le sifflement de la vapeur reprend de plus belle, une alarme continue qui annonce que le temps des choix est révolu. Les engrenages de l'automate sur la table

continuent leur course, *clic, clic, clic*, décomptant les minutes qui me séparent du moment où je ne serai plus qu'une parure de plus dans la collection de l'Archonte. Ma grand-mère m'a embrassé la joue ; son souffle sent le lichen et la mort propre.

Chapitre 3

Le prix du sel

Milo ressemble à une statue qu'on aurait oublié de finir, ou qu'on aurait trop sculptée. Il est enchâssé dans une alcôve de granit pleureur, là où les fondations de l'archipel s'enfoncent dans la gorge de la mer, et le froid qui émane de ses jambes n'est plus celui de la chair engourdie, mais celui, absolu et minéral, d'un glacier en pleine gestation. La salle de bal où il a élu domicile est un tombeau de nacre dont le plafond s'écaille en de longs lambeaux de plâtre humide, pendant comme des peaux mortes au-dessus des eaux noires. Ici, l'air ne circule plus ; il stagne, chargé d'une tiédeur de serre hantée par le fantôme des parfums d'autrefois, une moiteur de décomposition lente qui s'accroche à mes poumons comme une main poisseuse. Je sens la chaleur de mon propre sang battre contre mes tempes, un rythme discordant face à l'immobilité de ce lieu où la vie a abdiqué au profit de la géologie.

Je m'avance sur le pavé glissant, mes bottes de cuir bouilli écrasant des fragments de corail mort qui crissent avec un bruit de dents brisées. Milo ne tourne pas la tête. Sa nuque est déjà prise dans une gangue de silicate translucide, une collerette rigide qui lui impose une dignité de condamné. La seule chose qui bouge encore en lui, ce sont ses yeux, deux billes d'ambre brûlant d'une fièvre jaune au milieu de ce visage de craie. Il dégage une odeur de marée basse et d'iode rance, le parfum des choses que l'Océan a recrachées parce qu'il ne pouvait pas les digérer. Je m'arrête à un mètre de lui, là où le rayonnement thermique de son corps s'arrête brusquement pour laisser place à la morsure glacée des cristaux.

— Tu as mauvaise mine, Milo, dis-je, et ma voix résonne contre les parois avec une sécheresse de parchemin qu'on déchire. La décrépitude te va au teint, elle s'accorde presque avec ton manque d'ambition.

Un rire rauque, comme un glissement de gravier dans un tuyau de plomb, s'échappe de sa gorge. Il ne peut plus sourire totalement ; le côté gauche de sa bouche est scellé par une membrane vitreuse qui tire sa peau vers le bas.

— Elara. Toujours cette élégance de lame de rasoir. Viens plus près. Viens sentir le futur que ta grand-mère nous prépare. C'est délicieusement stable, tu ne trouves pas ? Plus de frissons, plus de sueur. Juste la paix d'un presse-papier.

Je ne bouge pas. Je déteste la façon dont il prononce mon nom, avec cette familiarité de ceux qui ont partagé des draps avant que le sel ne vienne tout raidir. Je sens le froid monter de mes chevilles, une caresse insidieuse qui traverse la semelle de mes chaussures. L'eau qui lèche le bas de l'alcôve est d'une noirceur huileuse, parsemée de reflets de pétrole qui dessinent des constellations malades sur la surface plane.

— L'Archonte n'appelle pas cela un presse-papier, répliqué-je en ajustant mes gants pour masquer le tremblement de mes doigts. Elle appelle cela l'apothéose. Elle veut que je sois le joyau de sa couronne au Gala des Marées. Elle veut que je devienne cette chose... cette perfection inerte.

Milo tente un mouvement, un sursaut de son buste encore humain, et le bruit de la cristallisation qui craque contre le granit est une agression thermique, une friction de glace contre pierre qui me fait grincer les dents. Une sueur froide perle sur son front, la seule trace d'humidité organique sur son visage, avant d'être immédiatement bue par la porosité du sel qui gagne ses tempes.

— L'apothéose a un prix, Elara. Tu le sens, n'est-ce pas ? Cette lourdeur dans les articulations. Ce petit point de gel qui refuse de fondre, même près d'une cheminée. Le rituel de Rowena n'est pas une simple submersion. C'est une accélération. Elle utilise les pompes de l'abbaye non pas pour évacuer l'eau, mais pour concentrer les minéraux dans le sang des élus. On nous transforme en catalyseurs.

Je m'approche enfin, malgré la répulsion, malgré cette aura de froid chirurgical qui l'entoure. Je pose ma main gantée sur son épaule. Sous le tissu, je sens une forme de chaleur résiduelle, une vibration faible, comme le dernier rougeoiement d'un tison sous la cendre. C'est la seule chose qui reste du Milo que j'ai connu : cette petite fournaise de révolte qui s'éteint centimètre par centimètre.

— Comment l'arrête-t-on ? chuchoté-je, et mon cynisme s'effrite un instant, laissant filtrer une vulnérabilité que je déteste. Elle parle d'un cycle, d'une purification par le sel. Elle dit que le monde a besoin de cette stase.

Milo me fixe, et la lueur ambrée de ses yeux semble s'intensifier.

— Admets-le d'abord, Elara. Admets que tu as peur. Pas de la mort. La mort est une chose tiède, molle, une dissolution. Admets que tu as peur de cette rigidité. De rester consciente alors que tes poumons se changent en récifs de quartz.

Je retire ma main brusquement. Le contact de son épaule a laissé une sensation de brûlure de congélation sur la paume de mon gant. Je ris, un son court et tranchant qui ne parvient pas à masquer le battement erratique de mon cœur.

— La peur est une émotion de roturier, Milo. Je suis simplement agacée par la perspective d'une garde-robe aussi monotone. Le blanc ne met pas mon teint en valeur.

— Tu mens comme une mourante, crache-t-il, et un filet de salive épaisse, déjà chargée de sédiments, coule sur son menton. Le rituel de Rowena est lié au balancier de la Grande Équinoxe. Elle a besoin d'un ancrage de sang royal pour sceller la cristallisation de l'archipel. Si tu es là-haut, sur l'estrade, quand la marée atteindra le dôme de cuivre, tu seras le point zéro. L'onde de choc minérale partira de ton cœur et figera tout ce qui vit dans un rayon de dix lieues. Les gens ne seront pas noyés, ils

seront changés en statues de sel en un seul battement de cils. Une éternité de silence blanc.

Le froid de la pièce semble soudain doubler d'intensité. Ce n'est plus seulement une sensation thermique, c'est une pression physique, un poids qui s'abat sur mes épaules. Je regarde les murs de la salle de bal, les dorures à demi effacées par les croûtes salines, les lustres qui ne sont plus que des grappes de minéraux pointus menaçant de s'effondrer. Tout ici n'est qu'une répétition générale de ce qui vient.

— Elle ne peut pas faire ça, murmuré-je, même si je sais que chaque mot de Rowena est une promesse de marbre. Elle m'aime, à sa manière atroce.

— Elle aime l'idée de toi. Elle aime la pureté que tu peux incarner. Pour elle, tu n'es qu'une solution saturée qui ne demande qu'à précipiter.

Milo s'agite à nouveau, et cette fois, un bruit de fracture nette résonne dans l'alcôve. Un éclat de cristal se détache de son genou et tombe dans l'eau avec un *ploc* lourd, sans éclaboussure. Il ne semble pas avoir mal. La douleur est un luxe que le sel lui a déjà volé.

— Pars, Elara. Pars avant que le froid ne s'installe pour de bon dans ton ventre. Prends le dernier navire, celui qui transporte encore du charbon. C'est la seule chose qui brûle encore dans cette cité de glace.

— Je ne peux pas, Milo. Julian ne partira pas. Il croit encore qu'il peut inverser les pompes, qu'il peut filtrer l'eau de mer pour rendre sa douceur à l'archipel. Il a cette ferveur ridicule des humanistes qui pensent que la chaleur de l'espoir peut faire fondre des millénaires de sédimentation.

Le nom de Julian fait passer une ombre sur le visage de Milo. Une jalousie fossilisée, une vieille cicatrice qui ne peut plus saigner mais qui tire encore.

— Julian est un imbécile qui brûlera son énergie à essayer de réchauffer l'Océan avec une allumette. Toi, tu es lucide. Tu sais que cette ville est déjà un cadavre.

— Je sais surtout que je déteste qu'on me dise quoi faire, répliqué-je en me détournant. Que ce soit une grand-mère mégalomane ou un ex-amant qui se transforme en mobilier de jardin.

Je commence à m'éloigner, mes pas résonnant dans le vide immense de la salle inondée. La tiédeur de l'air ambiant me semble maintenant plus étouffante que jamais, un contraste insupportable avec la zone de mort thermique que Milo dégage. Je sens mes propres muscles se tendre, une raideur qui n'est pas seulement due à la fatigue ou au stress de la confrontation. C'est une sensation de cuir trop sec, de fibres qui perdent leur souplesse.

— Elara ! crie-t-il derrière moi, sa voix devenant plus grêle, plus cristalline. Regarde tes mains ! Regarde-les à la lumière de l'ozone !

Je refuse de m'arrêter. Je traverse le vestibule où les tapisseries des Gobelins sont si dures qu'elles ressemblent à des plaques de schiste. Je grimpe les escaliers de service, là où le laiton des rampes est dévoré par un vert-de-gris qui semble palpiter sous la lueur des lampes à huile de baleine. L'odeur de la suie humide m'agresse, un mélange de carbone et de moisi qui me donne la nausée.

Arrivée sur le premier palier, à l'abri des regards, je m'arrête sous une lanterne vacillante. Ma respiration est courte, chaque inspiration me semble scier mes bronches avec une précision de scalpel. Je retire mon gant droit. La soie intérieure se déchire avec un bruit de parchemin ; elle a adhéré à ma peau.

Je regarde ma main à la lueur crue et instable de la flamme.

La peau de mes phalanges est d'une blancheur de laitue, mais ce n'est pas ce qui me glace le sang. Sous l'ongle de mon majeur, là où la chair devrait être rose et irriguée, une pointe translucide commence à percer. C'est un éclat de quartz, dur, coupant, qui émerge de mon propre corps comme une herbe folle poussant à travers le bitume.

Je sens une chaleur soudaine, une bouffée de fièvre qui monte de mon cou, un dernier sursaut de mon humanité qui proteste contre l'invasion. Mais la sensation ne dure pas. Elle est remplacée par une neutralité glaciale, une absence de sensation qui est plus effrayante que n'importe quelle douleur.

Je porte ma main à ma bouche. Mes lèvres sont sèches, craquelées par le sel qui sature l'atmosphère. Je n'ai pas de larmes. L'eau de mon corps semble déjà se mobiliser pour nourrir cette excroissance minérale.

Avec une lenteur méthodique, une curiosité chirurgicale qui est ma seule défense contre l'horreur, je glisse l'ongle de mon index sous la pointe de cristal. Je pousse. La douleur est une décharge électrique, un éclair de chaleur blanche qui traverse mon bras, mais je ne m'arrête pas. Je veux savoir. Je veux mesurer l'étendue de la trahison de ma propre biologie.

Je gratte sous mon ongle, une pression de plus en plus forte, ignorant le sang qui commence à perler, un sang trop épais, trop sombre, chargé d'une poussière de nacre. Un craquement sourd, presque imperceptible sous le grondement des pompes lointaines, se fait entendre.

Un éclat de quartz ensanglanté, long comme un pépin d'orange, tombe sur le sol de nacre avec un tintement métallique.

Je le regarde briller sur le pavement humide. Il est magnifique. Il est pur. Il est le prix de mon appartenance à cette lignée de statues. Je ramasse le fragment, ses arêtes tranchantes entamant la peau de mon pouce. La brûlure est presque réconfortante.

C'est la preuve que quelque chose en moi peut encore être blessé, que je ne suis pas encore tout à fait de la pierre.

Je remets mon gant, dissimulant la plaie et le secret qui commence à pousser dans mes veines. Le Gala des Marées est dans quarante-huit heures. Lady Rowena m'attend pour l'essayage final de ma robe de sel, et je me demande si elle sentira, quand elle touchera ma peau, que la cristallisation a déjà commencé à m'embrasser de l'intérieur.

Je quitte les bas-fonds, laissant Milo dans son alcôve de granit, seul avec son silence de verre. À chaque pas vers les sommets de l'archipel, l'air devient plus rare, plus chargé d'électricité statique. Le ciel pétrole semble s'abaisser sur les dômes de cuivre, une main de géant prête à refermer le couvercle sur cette boîte à bijoux putrescible. Je marche avec une raideur nouvelle, une dignité qui n'est plus un masque, mais une nécessité physique. Je suis Elara de l'Archipel, et si je dois devenir une statue, je serai celle qui aura le plus beau sourire de mépris de toute la nécropole.

Chapitre 4

Sourires et arsenic

L'air ici est si chargé d'ozone qu'on peut goûter les éclairs avant qu'ils ne tombent. C'est une pression invisible qui plaque les cheveux contre les tempes, une électricité stagnante qui fait grésiller les petits duvets sur mes avant-bras chaque fois que je frôle une paroi. Sienna marche devant moi, sa silhouette se découpant contre les vapeurs rousses qui s'échappent des soupapes. Elle ondule avec cette grâce de prédatrice nourrie au nectar, ses hanches balançant une traîne de mousseline qui accroche chaque aspérité du métal. Le "Vilebrequin", ce club niché dans les boyaux de l'entre-deux, n'est qu'une excroissance de cuivre et de sueur, un poumon d'acier qui halète au rythme des marées. Ici, le luxe n'est pas de la nacre polie, mais du laiton brossé jusqu'à l'usure, des surfaces si lisses qu'elles en deviennent glissantes sous les doigts moites.

Je sens la morsure de mon propre gant sur la plaie que je me suis infligée plus tôt. Le fragment de cristal que j'ai arraché à ma chair a laissé un vide qui palpite, une absence qui réclame sa dose de douleur pour ne pas s'endormir dans l'engourdissement du sel. Sienna se retourne, son visage nimbé par l'éclat huileux d'une lanterne à graisse de baleine. Elle tend une main vers moi, ses doigts effilés cherchant le contact de mon poignet. Je recule d'un millimètre, par pur réflexe de décontamination.

— Tu es tendue, Elara, murmure-t-elle, sa voix se perdant dans le sifflement d'une conduite de vapeur. Détends ce masque. Ici, personne ne cherche à lire dans ton âme, seulement dans ton décolleté ou ton porte-monnaie.

Elle pose finalement ses doigts sur ma manche. La texture de ses gants en peau de céphalopode est d'une douceur écœurante, presque visqueuse, une sensation de

membrane vivante qui me donne envie de m'écorcher la peau pour effacer la trace du contact. Elle m'entraîne vers une alcôve où le velours des banquettes a été rongé par l'humidité jusqu'à ne plus être qu'une trame rêche, un nid à acariens de mer qui pique les cuisses à travers la soie de ma robe. Mon propre vêtement, raidi par les embruns que j'ai traversés pour venir, craque à chaque mouvement avec un bruit de vieux parchemin qu'on déchire. C'est une armure de sel et de vanité qui s'effrite, révélant la vulnérabilité de la chair en dessous.

— Les conduits de laiton, reprend-elle en se penchant, l'odeur de son parfum — un mélange de musc et de cardamome étouffant — envahissant mon espace vital. Ils descendent jusqu'aux pompes primaires. Si tu passes par là juste après la marée haute, quand la pression chute, tu peux atteindre les récifs extérieurs sans être vue par les sentinelles de ta grand-mère. C'est rugueux, étroit, et ça sent la mort métallique, mais c'est une sortie.

Je l'observe, disséquant son sourire avec la précision d'un scalpel. Sa loyauté s'effrite comme le plâtre d'une corniche exposée aux embruns ; je peux presque voir les grains de sa trahison tomber un à un sur la table de cuivre. Sienna ne vend pas des sorties, elle vend des espoirs à crédit pour mieux récolter les intérêts en secrets d'État.

— Et quel est le prix de cette excursion dans les égouts de l'aristocratie ? demandé-je, ma voix aussi sèche que le sable de nacre qui crisse dans mes chaussures de bal. Un collier de perles noires ? Le code de la chambre forte de Rowena ? Ou simplement le plaisir de me voir ramper dans la suie ?

Elle rit, un son qui racle le fond de sa gorge comme des graviers dans un tambour. Avant qu'elle ne puisse répondre, une présence familière modifie la densité de l'air derrière moi. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que c'est lui. La pression atmosphérique semble augmenter, une chaleur soudaine — la seule autorisée dans ce tombeau de granit — irradiant de sa direction. Julian.

Il s'assoit sans invitation, le bois de la chaise grinçant sous son poids. Il dépose sur la table un étui en cuir usé, dont la surface est parcourue de craquelures profondes, comme la terre d'un désert que notre monde a oublié depuis des siècles. Ses doigts, marqués par l'encre et les brûlures d'acide de ses laboratoires, effleurent le bord de la table. La différence de texture entre sa peau calleuse, vivante, et le métal froid du mobilier est une insulte à la statuaire de sel qui nous entoure.

— Tu n'as rien à faire ici, Elara, dit-il. Tes poumons de porcelaine ne sont pas faits pour respirer cette mélasse d'ozone.

— Mes poumons se portent à merveille, Julian, je réponds en crispant mes doigts sur le rebord de mon verre. Le cristal est froid, tranchant, une arête vive qui menace de cisailer mon gant. C'est le reste de la ville qui semble avoir un problème de ventilation. Sienna me proposait justement une cure d'air marin par les conduits d'évacuation.

Le regard de Julian passe de la courtisane à moi. Il y a une ferveur dans ses yeux, une intensité qui me donne l'impression d'être une lame de verre chauffée au rouge, prête à éclater au moindre choc. Il tend la main, et pendant une seconde, je crois qu'il va me toucher. Mon cœur rate une pulsation, un sursaut ridicule que je m'empresse de noyer dans un mépris mental. Son pouce effleure le dos de ma main, là où le tissu est le plus fin. La sensation est électrique, un frottement de cuir sur soie qui génère une étincelle bleue dans l'obscurité de l'alcôve.

— Ne l'écoute pas, dit-il, sa voix baissant d'un octave, devenant un grondement sourd qui vibre jusque dans mes os, comme le moteur des pompes de laiton dans les murs. Ces conduits sont des pièges. La marée ne s'en retire jamais vraiment, elle y laisse une pellicule de sel qui te déchire la peau au premier frottement. Tu y mourrais en quelques minutes, transformée en une jolie croûte blanche avant même d'avoir vu l'océan.

Sienna fait la moue, ses lèvres peintes d'un rouge trop sombre ressemblant à une plaie ouverte. Elle fait glisser un ongle sur la table, un sifflement strident de métal contre métal qui me fait serrer les dents.

— Julian le puritain, soupire-t-elle. Toujours à gâcher une bonne intrigue avec des faits techniques. Elara est une survivante. Elle sait que pour sortir d'une cage, il faut parfois accepter de perdre quelques lambeaux de chair sur les barreaux.

Je regarde mes deux compagnons. D'un côté, la trahison lisse et parfumée, de l'autre, l'espoir rugueux et brûlant. Tous deux sont des poisons, l'un lent, l'autre foudroyant. Le cynisme monte en moi comme une marée noire, polluant la moindre tentative de connexion. Je retire ma main de celle de Julian, le contact laissant une zone de chaleur résiduelle qui me brûle comme une flétriature.

— Vous parlez de moi comme si j'étais déjà une pièce de collection qu'on se dispute, dis-je en me levant, le froissement de ma robe résonnant comme une insulte dans le demi-silence du club. "Perdre de la chair", "poumons de porcelaine"... Vous êtes charmants. On dirait deux taxidermistes discutant de la meilleure façon de rempailler un cygne en train de se noyer.

Je fais un pas vers le centre de la pièce, là où la vapeur est la plus dense. La texture du sol change ici ; les dalles de pierre ont laissé place à des grilles de fer ajourées. Sous mes pieds, je sens le vide de l'abîme, le souffle fétide de l'eau qui monte, une aspiration constante qui semble vouloir arracher mes chaussures. La vibration des machines est plus forte, un battement de cœur mécanique qui résonne dans mes talons, remontant le long de mes jambes jusqu'à ma colonne vertébrale.

— Vous voulez savoir ce qui va se passer ? continué-je, me tournant vers eux avec un sourire qui n'est qu'une cicatrice de plus sur mon visage. Dans quarante-huit heures, lors du Gala, ma grand-mère va nous baptiser dans une solution saline si pure que nos pensées mêmes se figeront en cristaux de roche. Sienna, tes jolis complets seront

immortalisés dans une pose de séduction éternelle, une statue de sel que les crabes viendront gratter. Et toi, Julian... toi avec ton humanisme de pacotille et tes mains qui sentent la terre, tu ne seras qu'un pilier de plus pour soutenir le dôme de cuivre de Rowena. On ne s'échappe pas de l'Archipel. On s'y incruste. On devient la structure.

Julian se lève à son tour. Il s'approche, ignorant le mépris que je projette comme un champ de force. Il est si près que je peux sentir la rugosité de son manteau de laine contre mon épaule, une fibre grossière qui accroche les perles de mon corsage. Son souffle est une humidité tiède sur mon cou, un contraste insupportable avec le froid minéral qui commence à envahir mes extrémités.

— Tu n'y crois pas, Elara, murmure-t-il. Si tu y croyais, tu ne serais pas descendue ici. Tu ne chercherais pas la douleur pour te prouver que tu es encore en vie.

Je baisse les yeux sur ses mains. Elles sont serrées en poings, les jointures blanches, la peau tendue au point de craquer. Une envie subite me prend de poser ma paume contre la sienne, juste pour sentir cette tension, pour savoir si la solidité de sa volonté peut compenser l'effritement de la mienne. Mais le cynisme est une seconde peau, une armure de laiton rouillé que je ne sais plus retirer.

— Je suis descendue pour voir le spectacle, Julian, dis-je en m'écartant, mon épaule glissant contre la laine de son manteau avec un bruit de friction sourd. Je voulais voir à quoi ressemble le désespoir avant qu'il ne soit poli par les vagues. C'est décevant. Ça sent la suie et ça parle de conduits de vidange.

Je me tourne vers Sienna, qui observe notre joute avec une curiosité clinique, faisant tourner son verre entre ses doigts comme si c'était le cœur de quelqu'un.

— Garde tes passages secrets, Sienna. Si je dois mourir, ce ne sera pas en rampant dans la graisse de machine. Je préfère encore la salle du trône. Au moins, là-bas, la lumière est meilleure pour mourir.

Je m'éloigne, mes pas martelant les grilles de fer, chaque choc envoyant une décharge de vibrations sèches dans mes articulations engourdies. Je sens leurs regards dans mon dos, deux pressions distinctes, l'une comme un crochet de métal, l'autre comme une main tendue dans le noir. La sortie du club est un tunnel étroit, les murs de pierre suintants une humidité poisseuse qui colle à ma peau, laissant un film de sel sur mes joues. L'électricité statique redouble, faisant crépiter l'air autour de moi, chaque étincelle étant une petite morsure, un rappel tactile que le temps se contracte.

Je débouche sur une corniche extérieure, là où l'archipel rencontre le ciel de pétrole. Le vent me frappe de plein fouet, un assaut de particules d'eau et de sable qui flagelle ma peau découverte. C'est une abrasion bienvenue, un gommage violent qui emporte l'odeur d'ozone et de musc. Je m'appuie contre une balustrade en laiton, sa surface rugueuse dévorée par le vert-de-gris. Sous mes gants, je sens les croûtes de corrosion s'effriter, des écailles de métal mort qui tombent dans le vide.

Je suis seule. Je suis au milieu de l'entre-deux, suspendue entre une mer qui veut m'engloutir et un sommet qui veut me pétrifier. Ma main va instinctivement vers ma plaie, pressant le vide sous le tissu. La douleur est nette, franche, une texture de feu dans un monde de glace.

Sienna sourit, mais ses yeux sont aussi vides que des coupes de champagne renversées.

Chapitre 5

Le murmure des plaques

Le grincement du monde qui se fissure est un son qu'on n'oublie jamais. Ce n'est pas un craquement sec, pas une rupture franche, mais un gémissement de métal supplicié qui remonte du fond des fosses, une plainte de géant dont on briserait les vertèbres une à une. La cage d'ascenseur, un treillis de laiton arachnéen suspendu dans les entrailles de l'archipel, a tressailli. Un choc d'abord, vertical, qui m'a soulevée du sol avant de me rejeter brutalement contre la paroi grillagée. Puis, l'immobilité absolue, plus terrifiante que la chute.

Les lumières à l'huile de baleine ont vacillé, leurs flammes jaunes s'étirant en filaments désespérés avant de s'éteindre dans un crépitement de suie. Le noir n'a duré qu'une seconde, le temps que le système de secours — une alchimie douteuse de phosphore et de gaz rares — ne s'éveille. Une lueur d'un vert spectral, presque maladif, a inondé l'habitable. Julian est là, juste en face de moi. Dans cette clarté de nécropole, ses traits sont découpés en angles vifs, des ombres tranchantes creusant ses joues. Son regard cherche le mien, mais je préfère fixer la mosaïque de reflets huileux qui danse sur les plaques de cuivre du plafond.

— On ne bouge plus, a-t-il murmuré.

Sa voix a ricoché contre les parois de métal poli, une vibration sourde qui m'a picoté les oreilles. Je n'ai pas répondu. J'étudiais la géométrie de notre prison : trois mètres carrés de luxe obsolète, des volutes de fer forgé imitant des fougères marines, et ce levier de commande maintenant tordu comme un bras cassé.

Un sifflement a interrompu le silence. Un filet d'eau, noir comme du pétrole sous

cette lumière chimique, a jailli d'un interstice entre deux plaques de laiton. Il a frappé le sol avec un bruit de succion, s'étalant rapidement en une nappe d'un noir d'encre qui dévorait les reflets émeraude de la lampe de secours.

— Le mécanisme de purge a dû lâcher avec la secousse, a observé Julian.

Il s'est agenouillé, ses mains de savant tâtant les jointures du sol. Sa silhouette projetait sur le grillage une ombre démesurée, une forme de monstre marin qui semblait vouloir m'étouffer. Je me suis adossée au coin opposé, sentant la rigidité de ma robe de bal, cette étoffe saturée de minéraux qui craquait à chaque mouvement. Ma main gauche me brûlait. Sous la dentelle de ma manche, je sentais les premières écailles. Elles ne sont pas douces. Elles sont des lames de rasoir microscopiques qui percent le derme pour s'offrir à l'air.

— Épargne-moi le diagnostic technique, Julian. On est coincés dans un piston qui prend l'eau. On va mourir avec une vue imprenable sur des conduits d'évacuation. C'est presque poétique, si l'on aime les épitaphes industrielles.

Il a relevé la tête. Un éclat de lumière verte a frappé ses pupilles, les rendant artificiellement brillantes, comme deux perles de verre perdues dans la vase. Il ne souriait pas. Julian ne sourit jamais quand il essaie de sauver le monde, ou ce qu'il en reste dans cette cage.

— L'oxygène va devenir rare. Les pompes à air sont couplées au mouvement de la cabine.

— Alors nous devrions peut-être arrêter de parler. Ce serait un soulagement pour nous deux, non ?

Je l'ai vu contracter la mâchoire. C'est un mouvement que j'aime provoquer, une petite victoire sur sa sérénité humaniste. L'eau montait déjà, léchant mes bottines de

cuir verni. Elle était lourde, chargée de sédiments, une substance visqueuse qui semblait avoir sa propre volonté. Elle ne se contentait pas de remplir l'espace ; elle s'agrippait aux surfaces, laissant derrière elle une traînée irisée, une peau de serpent huileuse qui scintillait sous la lueur phosphorescente.

Une seconde secousse a ébranlé la cage. Un cri de métal a déchiré l'air, et le plafond s'est affaissé de quelques centimètres. Un nouveau jet d'eau, plus puissant, nous a aspergés. Le liquide avait un goût de vieux cuivre et de sel ancien. Julian s'est jeté vers moi pour me stabiliser, ses doigts se refermant sur mes avant-bras. J'ai voulu me dégager, mais le mouvement a fait remonter ma manche.

La lumière du plafonnier de secours a frappé mon poignet.

Là, sous la peau translucide, le sel avait déjà dessiné des motifs stellaires. Des excroissances d'un blanc opaque, dures comme du quartz, perçaient la chair en une éruption géométrique. C'était une constellation de mort, un bijou organique que Lady Rowena aurait adoré exposer dans une vitrine.

Le regard de Julian s'est figé sur la plaie. Le silence qui a suivi n'était pas un vide, mais une pression physique, une masse d'eau invisible qui nous écrasait les poumons. Ses doigts se sont desserrés, mais il n'a pas reculé. Ses yeux allaient de la cristallisation à mon visage, cherchant une trace de terreur que je me refusais à lui offrir.

— Depuis quand ? a-t-il demandé, sa voix n'étant plus qu'un souffle haché.

— Depuis que j'ai réalisé que l'espoir est une maladie auto-immune, Julian. C'est joli, tu ne trouves pas ? On dirait du givre. Je vais devenir ma propre statue. Plus besoin de sculpteur, plus besoin de public. Juste une perfection minérale dans une cage dorée.

J'ai retiré mon bras avec une lenteur calculée, savourant le craquement des cristaux

qui s'entrechoquaient sous ma peau. L'eau atteignait maintenant nos genoux, une masse sombre et agitée où flottaient des débris de liège et des plaques de rouille détachées des parois. L'air s'épaississait, chargé d'une odeur de soufre et de vapeur de laiton. Chaque inspiration était un effort, une lutte contre une atmosphère qui semblait se solidifier.

— On peut ralentir le processus, a-t-il dit en s'approchant, ignorant mon sarcasme. La respiration cadencée. Si on partage l'air, si on ne panique pas...

— Partager l'air ? Tu veux qu'on fasse une communion de mourants ?

Je l'ai regardé, lui, ses certitudes, sa ferveur ridicule. Il croyait encore au salut alors que l'océan réclamait son dû. La lumière verte commençait à faiblir, le phosphore s'épuisant, rendant les ombres plus denses, plus liquides. Julian s'est assis contre la paroi, juste à côté de moi. La proximité de son corps dégageait une présence que je détestais, une réalité organique insupportable dans ce monde qui devenait pierre.

— Elara, regarde-moi.

Je n'ai pas voulu. J'ai regardé le miroitement de l'eau qui montait. Des bulles de gaz s'échappaient du fond, crevant la surface avec de petits bruits de baisers mouillés. Le reflet de Julian dans ce miroir noir était déformé, ses traits étirés comme s'il était déjà en train de se dissoudre.

— Pourquoi continues-tu à te battre ? lui ai-je demandé, ma voix se brisant malgré moi sur le dernier mot. Tout ici est déjà mort. L'archipel est un cadavre de nacre qu'on refuse d'enterrer. Regarde ces murs, regarde cette eau... C'est fini.

— Rien n'est fini tant que le sel n'a pas atteint ton cœur, a-t-il répondu.

Il a pris ma main cristallisée. Ses doigts étaient chauds, une insulte à la froideur de la

saumure qui nous entourait. Le contact a envoyé une décharge dans tout mon bras, une douleur aiguë, électrique, qui a fait vibrer les cristaux. J'ai eu envie de hurler, de le frapper, de le mordre pour qu'il lâche cette partie de moi qui n'appartenait déjà plus aux vivants. Mais je n'ai rien fait. Je suis restée là, suspendue dans ce clairobscur vert-de-gris, écoutant le martèlement de son cœur contre mon épaule.

L'eau montait, inexorable. Elle atteignait maintenant ma poitrine, compressant mes poumons, rendant chaque souffle plus précieux qu'un diamant. La lumière du plafonnier a jeté un dernier éclat, une étincelle prismatique qui s'est reflétée sur les parois de laiton avant de s'éteindre complètement. Nous étions dans l'obscurité totale, celle des abysses, celle où les yeux ne servent plus à rien.

Je sentais le mouvement régulier de sa poitrine contre la mienne. Un rythme. Une machine de survie qui refusait de s'arrêter.

— Respire avec moi, a-t-il murmuré dans mon cou. Doucement.

Il a guidé mon souffle, calant mon expiration sur la sienne. Dans ce vide sensoriel, seule restait la texture de ses vêtements trempés, la rugosité du tissu contre ma peau saturée de sel. C'était une intimité de condamnés, une alliance de circonstance entre deux naufragés dans un cercueil de métal. Je détestais la façon dont mon corps répondait au sien, cette trahison biologique qui me forçait à chercher sa chaleur.

Le sifflement de l'eau s'est transformé en un grondement sourd. La cage a glissé d'un coup, tombant de quelques mètres dans un fracas de chaînes rompues avant d'être stoppée par un nouveau palier. Le choc nous a submergés un instant. J'ai bu une gorgée de ce liquide amer, sentant le sel brûler ma gorge, une invasion minérale qui cherchait à coloniser mes poumons.

Julian m'a remontée à la surface, ses bras me soulevant comme si j'étais un fardeau de plumes. Je toussais, crachant de la vase et de l'ozone.

— Tu... tu es un idiot, Julian, ai-je articulé entre deux quintes de toux. Un idiot héroïque et inutile.

— Et toi, tu es une menteuse, a-t-il rétorqué, sa voix vibrant d'une colère contenue. Tu fais semblant de ne rien sentir, mais tu trembles.

La vérité m'a frappée plus sûrement que la chute. Je ne tremblais pas de peur, mais de rage. La rage de voir que même au bord de l'extinction, je ne parvenais pas à rester de marbre. Il y avait encore cette étincelle, ce résidu de vie qui refusait la cristallisation, ce besoin viscéral d'être autre chose qu'un ornement dans le salon de l'Archonte.

Une nouvelle lueur est apparue. Pas verte cette fois, mais d'un bleu électrique, provenant de l'extérieur de la cage. Des méduses bioluminescentes, attirées par les vibrations, s'agglutinaient contre les grilles. Leurs corps gélatineux pulsaient, envoyant des vagues de lumière cobalt qui révélaient le chaos de notre prison. Les parois étaient couvertes de petites algues noires qui s'enroulaient autour des tiges de laiton comme des doigts de noyés.

Julian a vu mon visage sous cette lumière crue. Les cristaux sur mes mains brillaient d'un éclat bleuâtre, des bijoux de sel qui semblaient se nourrir de la clarté des méduses. Ils gagnaient du terrain, remontant vers mes coudes en une progression inexorable.

L'eau léchait maintenant nos mentons. Je devais rejeter la tête en arrière pour garder les narines hors de la nappe noire. Le plafond de la cage n'était plus qu'à quelques centimètres de mes yeux. Je pouvais voir les détails de la corrosion, les bulles de peinture qui s'écaillaient, révélant le métal nu et blessé.

Julian a posé son front contre le mien. Dans cet espace restreint, ses yeux étaient des gouffres où se reflétait ma propre décomposition. Je voyais chaque pore de sa peau,

chaque ride de fatigue, la peur qu'il tentait de dissimuler derrière sa détermination de façade. C'était un spectacle obscène, cette humanité étalée juste avant le néant.

— Ne me regarde pas comme si j'étais un chef-d'œuvre brisé, lui crachai-je alors que l'eau atteignait nos mentons.

Je voulais que mes paroles soient des lames, qu'elles le blessent assez pour qu'il recule, pour qu'il me laisse mourir seule avec mon cynisme. Mais l'eau a rempli ma bouche, étouffant mon mépris dans un bouillonnement de bulles argentées. Ses mains ne m'ont pas lâchée. Elles se sont resserrées sur mes épaules, nous soudant l'un à l'autre dans un dernier défi à la mer, alors que le murmure des plaques tectoniques reprenait, plus fort, plus définitif, annonçant l'effondrement final de tout ce que nous avions été.

Chapitre 6

L'alchimie du désespoir

Les parchemins que Julian étale sur la table de chêne vermoulu exhalent une odeur de poussière de craie et de trahison. C'est un parfum sec, presque suffocant, qui s'accroche aux parois de ma gorge et assèche instantanément ma salive. Sous le faisceau vacillant d'une lampe à huile de colza dont la mèche charbonneuse libère des effluves de graisse rance, les plans se déploient avec un craquement de peau morte. Le vélin, jauni par les ans et saturé par une humidité qui sent le moisi et le cuir ancien, résiste sous les doigts fébriles de Julian. Je l'observe. Son odeur est celle de l'effort et de la peur : une sueur aigre qui perce à travers son habit de drap lourd, mêlée à la senteur de térébenthine qui imprègne toujours ses mains de chercheur. Il me dégoûte avec son espoir palpable, cette émanation de ferveur qui pue l'imprudence.

Mon regard dérive sur les schémas. L'encre ferro-gallique, aux nuances de rouille sombre, a mordu le support, créant un relief scabreux sous mes phalanges. Ce ne sont pas des cartes de l'archipel, ni des relevés de marées. Ce sont des coupes anatomiques fusionnées avec des mécanismes d'horlogerie. L'odeur de la noix de galle, âcre et boisée, s'élève des tracés encore nets, comme si le venin de ma grand-mère venait d'être couché sur le papier. Julian pointe un index taché de bleu de prusse sur un diagramme central. Sa voix est un murmure qui vibre contre les murs suintants de la cachette, une alcôve dérobée derrière les cuisines où flotte l'arôme persistant du chou bouilli et de la suie froide.

— Regarde les annotations, Elara. Ce n'est pas une fatalité géologique. C'est un dosage.

Je me penche. Une bouffée de naphte s'échappe d'une fiole mal rebouchée sur l'établi. L'odeur est brutale, chimique, elle me brûle les sinus. Je reconnais l'écriture de Lady Rowena : des pleins et des déliés acérés comme des scalpels, d'une précision qui ne laisse aucune place au hasard des courants. Elle a noté des concentrations de nitrate d'argent et de silicates, des noms de composés qui sentent le soufre et le laboratoire clandestin. Julian a raison. La cristallisation n'est pas une maladie de l'océan, c'est une sculpture préméditée. On a injecté dans les veines de la mer un poison lent pour que l'eau, en montant, ne se contente pas de noyer le monde, mais qu'elle le pétrifie dans une immobilité de vitrine.

— L'Archonte veut fixer la beauté de l'élite avant que la pourriture ne gagne les derniers sommets, continue Julian. Elle sature les courants de sels de plomb et d'alun. Elle transforme l'archipel en un immense presse-papier de nacre.

Je ricane, un son sec qui claque dans l'air saturé d'ozone. Ma propre voix me semble étrangère, chargée d'un fiel que même l'odeur de l'encre ne parvient pas à couvrir.

— Grand-mère a toujours eu le goût du rangement. Elle ne supporte pas que les invités de son bal s'effondrent avant la fin de la valse. Autant en faire des colonnes de sel tout de suite, cela évite de nettoyer les fluides corporels sur les mosaïques.

Julian ne sourit pas. Il saisit un autre feuillet, plus récent, dont l'odeur de cire fraîche et de résine de pin indique qu'il a été subtilisé dans le bureau personnel de l'Archonte il y a peu de temps. C'est un plan de la Grande Cathédrale, le point culminant du Mont. Au centre de la nef, là où les courants de convection se rejoignent, il y a un socle. Et sur ce socle, les dimensions exactes d'une silhouette humaine. Mes dimensions.

L'air devient brusquement plus lourd, chargé d'un parfum de lys fanés provenant d'un bouquet oublié dans un coin de la pièce. Cette odeur de décomposition florale me soulève le cœur. Je regarde les mesures, les points d'ancrage prévus pour les conduits

de laiton qui devront s'insérer dans mes artères. Le projet est clair : le sel a besoin d'un noyau de cristallisation pur, un catalyseur de sang royal pour que la réaction s'étende à tout l'archipel et fige les eaux dans un éclat éternel.

— Tu es la clef de voûte, Elara. Elle ne t'aime pas. Elle te cultive. Comme on fait pousser un cristal dans une solution saturée.

Je sens l'odeur de Julian s'approcher, une tiédeur qui m'horripile. Il pose sa main sur mon épaule, et je perçois l'arôme subtil du savon à l'huile de lin qu'il utilise, un luxe dérisoire dans cet enfer de saumure. Je me dégage d'un mouvement d'épaule brusque. Le contact de sa peau chaude contre mon habit de soie raidie est une agression. Je préfère le froid minéral des murs à sa compassion qui sent le lait caillé.

— Ne fais pas cette tête de martyr, Julian. C'est presque flatteur. Je vais enfin servir à quelque chose, n'est-ce pas ? La gamine cynique va devenir une icône. C'est une promotion fulgurante.

Je me rapproche des plans pour masquer le tremblement de mes mains. L'odeur du papier vieux de plusieurs siècles se mêle à celle de la lampe qui s'éteint. Une fumée noire et grasse s'élève du verre brûlant, une odeur de mèche consumée qui marque la fin de notre temps. Dans cette pénombre, les lignes de Rowena brillent d'un éclat que mon esprit malade interprète comme une promesse. Les formules chimiques ressemblent à des recettes de cuisine pour un banquet de spectres. Silicate de sodium. Chlorure d'or. Chaque terme dégage une froideur conceptuelle qui m'anesthésie.

Je revois les yeux de Milo, l'Oracle de Verre, lors de notre dernière rencontre. Il sentait le varech sec et le sel de mer, une odeur de plage abandonnée. Il m'avait prévenue que la marée n'était pas notre ennemie, mais le bras armé d'une volonté plus haute. Je n'avais pas voulu le croire, préférant me vautrer dans mon mépris de l'ordre établi. Aujourd'hui, l'odeur du soufre et de l'acide nitrique me ramène à la réalité. Lady Rowena ne cherche pas à sauver son peuple ; elle cherche à transformer

sa lignée en monument funéraire pour le plaisir des abysses.

— On peut s'enfuir, Elara. J'ai un canot dans les écluses inférieures. Il sent le goudron et la vase, mais il nous emmènera loin de cette atmosphère saturée de poison.

Je respire à fond, remplissant mes poumons de cette poussière de craie qui semble désormais recouvrir chaque pensée de mon cerveau. S'enfuir ? Pour aller où ? Le monde entier est en train de se changer en une immense géode. L'odeur du large n'est qu'une promesse de sel supplémentaire.

— Regarde-toi, Julian. Tu pues la vertu et le désespoir. C'est un mélange qui ne me réussit pas au teint.

Je prends une plume sur la table et la plonge dans l'encrier. L'odeur ferreuse de l'encre remonte à mes narines, me rappelant les jours passés à copier des textes de loi inutiles sous la surveillance de l'Archonte. Je trace une croix sur mon propre nom, sur ce schéma qui me condamne à la perfection minérale. La plume grince sur le vélin, un bruit de dent de rat sur de l'os.

L'alcôve semble se rétrécir. L'humidité des murs apporte maintenant des senteurs de salpêtre et de champignons de cave, une décomposition sourde qui travaille le granit pleureur de l'archipel. Le luxe de ma condition d'aristocrate s'évapore, remplacé par une conscience aiguë de ma propre matérialité. Je ne suis pas une héritière. Je ne suis pas la descendante d'une lignée de rois de mer. Je suis un agrégat de carbone et de calcium, un futur dépôt de minéraux précieux.

Julian essaie encore de parler, mais je l'interromps d'un geste. Son odeur de bienveillance m'asphyxie plus sûrement que le sel. Je sens sur ma langue le goût de l'ozone, signe qu'un orage électrique couve au-dessus des dômes de cuivre. L'air se charge de particules, une électricité statique qui fait crépiter les parchemins sous mes doigts. C'est le signal. La Grande Équinoxe approche, et avec elle, le festin chimique

de ma grand-mère.

— Va-t'en, Julian. Ton canot t'attend. Moi, j'ai un rendez-vous avec ma destinée de bibelot.

Il hésite, son parfum de courage faiblissant devant ma froideur. Il finit par ramasser ses plans, le froissement du papier résonnant comme un linceul qu'on plie. Il s'enfonce dans le couloir sombre, emportant avec lui l'odeur de la sueur et de l'encre fraîche. Je reste seule dans le noir, entourée par l'arôme persistant de la poussière de craie et du pétrole des lanternes éteintes.

Je passe une main sur mon avant-bras, là où la peau commence déjà à perdre sa souplesse, là où les pores semblent se boucher avec une substance cristalline invisible. Je ne sens plus le parfum de mon propre corps. Je sens l'odeur de la pierre froide après la pluie. Je ne suis pas une héritière, je suis un matériau de construction de luxe.

Chapitre 7

Le baiser de la méduse

Le balancement des méduses bioluminescentes dans le couloir immergé compose une partition de lueurs cyanoses, projetant sur le profil de Sienna des ombres de fantômes qui semblent s'étirer pour lui mordre la gorge. Leurs cloches gélatineuses pulsent avec une régularité de métronome organique, un bruissement de gélatine contre le verre des conduits qui scande notre progression dans les entrailles de la Galerie des Soupirs. Sienna marche devant moi, sa silhouette découpée par ces lueurs froides, et le frôlement de sa traîne de satin sur les dalles humides produit un chuintement de serpent s'introduisant dans un nid de rongeurs. J'observe le mouvement de ses omoplates sous la fine étoffe ; elles bougent comme les charnières d'un automate mal huilé. Elle m'a promis une sortie, un passage vers les récifs extérieurs que les pompes de l'Archonte n'auraient pas encore totalement asservis, mais dans cet archipel, la promesse est une monnaie dont l'alliage est toujours frelaté.

L'acoustique de ce couloir est une agression. Chaque goutte d'eau qui perle du plafond de granit vient frapper la surface de la nappe saumâtre avec la précision d'un coup de stylet sur une enclume. C'est un staccato désordonné, une cacophonie de plics et de plocs qui résonnent dans la voûte d'ogive, amplifiés par la courbure des parois jusqu'à devenir un martèlement dans mes tempes. Plus nous descendons, plus le chant des canalisations de laiton devient grave, un bourdonnement de basse qui fait vibrer la moelle de mes os, comme si la cité tout entière était un immense instrument à vent dont nous serions les impuretés coincées dans l'anche. Je déteste ce bruit de succion que font mes bottines en cuir de raie chaque fois que je soulève le pied de la vase qui commence à s'accumuler ici. C'est le son de l'engloutissement, le murmure d'une bouche qui mâche lentement les derniers vestiges de la terre ferme.

Sienna s'arrête devant une porte en bronze massif, dont les gonds crient une plainte stridente à la moindre pression, un son aigu qui me déchire l'émail des dents. Elle ne se retourne pas. Son silence n'est pas une absence de bruit, c'est une ponctuation de prédateur.

— Tu entends ça, Elara ? murmure-t-elle sans me regarder.

Je tends l'oreille. Au-delà du ronronnement des pompes, il y a autre chose. Un cliquetis rythmé, sec, métallique. Le choc d'une plaque de blindage contre un fourreau. Le souffle court et contraint derrière un masque de pression. Ma paranoïa, ce seul ami fidèle qui ne m'a jamais réclamé de loyauté, se redresse brusquement. Je reconnais ce timbre : c'est le pas pesant de la Garde d'Écume, les chiens de ma grand-mère. Ils n'ont pas besoin de se cacher ; l'écho de leur armure les précède comme une annonce de funérailles.

— Ta trahison manque singulièrement d'originalité, Sienna, je lance, ma voix résonnant avec une sécheresse de parchemin qu'on déchire. Je m'attendais au moins à un peu plus de mise en scène, peut-être une sérénade de regrets ou un sanglot feint. Mais nous amener directement à l'abattoir, c'est presque... vulgaire.

Elle pivote enfin, et les méduses derrière elle s'illuminent d'un éclat électrique, transformant son sourire en une cicatrice livide sur son visage. Le froissement de son corsage quand elle croise les bras est un bruit de papier de soie écrasé.

— Le cynisme ne te sauvera pas de la cristallisation, chérie, répond-elle. Et l'Archonte paie en argent liquide, pas en épigrammes. L'argent ne coule pas, lui.

Le claquement de ses talons sur le bronze de la porte voisine est le signal. Des deux côtés du couloir, des grilles de fer s'abattent avec un fracas de tonnerre, emprisonnant l'air dans un caisson sonore de métal et d'eau. Le bruit est si violent qu'il semble chasser tout l'oxygène de la pièce. Immédiatement, le martèlement des bottes des

gardes s'intensifie, un crescendo de percussions sourdes qui converge vers nous. Ils sortent de l'ombre des alcôves inondées, leurs silhouettes massives alourdies par des scaphandres de cuivre qui grincent à chaque articulation. On dirait des crabes géants mécanisés, dont le seul langage est le sifflement de la vapeur qui s'échappe de leurs valves de régulation.

Je sens la peur monter, non pas comme une émotion, mais comme une vibration parasite dans ma cage thoracique. Je la réprime avec l'habitude de celle qui a passé sa vie à disséquer ses propres faiblesses. Ma main glisse vers le couteau de nacre à ma ceinture, mais mes doigts sont gourds. La raideur a gagné mes phalanges depuis le réveil. Chaque mouvement de mes articulations produit désormais un craquement sec, semblable à celui d'une branche morte qui cède sous le gel. Ce n'est plus de la chair, c'est du sédiment en attente.

Le capitaine de la garde, une masse de métal dont le casque ressemble à une bulle de verre opaque, s'avance. Le son de sa respiration, amplifié par les filtres de son masque, est un râle caverneux, une succession d'aspirations humides qui évoquent le bruit de l'eau s'engouffrant dans une épave.

— Elara de la Maison du Mont, la voix du capitaine est déformée par le diaphragme de cuivre, métallique et dénuée de timbre humain. L'Archonte Rowena réclame sa statue. Votre place est déjà marquée sur le piédestal de la nef.

Sienna s'écarte, sa robe frôlant les gardes dans un froufrou qui me donne la nausée. Elle tend la main. Je vois un garde lui remettre une bourse de cuir. Le tintement des pièces à l'intérieur est le seul son cristallin dans cette atmosphère de vase : un cliquetis pur, froid, obscène. Elle pèse le sac dans sa paume, et le cuir gémit sous le poids. Elle me lance un regard où le mépris le dispute à une pitié acide, puis elle s'éloigne vers le sas supérieur, ses pas s'amenuisant jusqu'à devenir un battement de cœur lointain dans le tunnel.

Je suis seule face à l'acier. L'eau monte maintenant jusqu'à mes genoux, un clapotis paresseux qui lèche le tissu de mon pantalon de soie. Je sens l'appel du sel dans mon sang. C'est une démangeaison interne, une ébullition minérale qui veut sortir. Ma grand-mère veut une statue ? Elle va découvrir que le verre peut aussi être un rasoir.

Je m'entaille la paume avec la pointe de ma dague. Le bruit du tranchant sur ma peau est inhabituel : ce n'est pas le déchirement souple des tissus, c'est un crissement, comme si je rayais un miroir. Mon sang ne coule pas, il suinte, d'un rouge trop sombre, chargé de paillettes scintillantes. Dès qu'il touche l'eau saumâtre de la pièce, un sifflement s'élève, une réaction chimique violente. Le son est celui d'une friture acide.

— Reculez, grogne le capitaine, sa voix perdant de sa superbe métallique.

Trop tard. Je plonge ma main blessée dans la nappe d'eau.

Le changement acoustique est instantané. Le liquide cesse de clapoter. Il commence à chanter une note aiguë, lancinante, le bruit du gel qui se propage à une vitesse impossible. Un craquement féroce, une série de détonations sèches se succèdent alors que la surface de l'eau se transforme en une forêt de pointes de sel acérées. Le bruit ressemble à un millier de vitres que l'on brise simultanément. Les cristaux grimpent le long des jambes de cuivre des gardes, s'insinuent dans les jointures de leurs armures avec un grincement de lime sur le métal.

Les hommes hurlent, mais leurs cris sont étouffés par leurs masques, transformés en gémissements de baleines agonisantes. Leurs scaphandres sont bloqués, les pistons de laiton se grippent sous l'assaut de la minéralisation forcée. J'entends le métal qui se tord, le gémissement des rivets qui sautent sous la pression des cristaux qui s'étendent. C'est une symphonie de destruction mécanique.

Je me redresse, mais le prix de cette magie est une agonie que je ne peux plus tourner

en dérision. Ma main droite est désormais une masse rigide, une excroissance de nacre translucide. Le bruit de ma propre respiration est devenu un sifflement sec dans ma gorge irritée par les vapeurs de sel. Je sors de l'eau qui est devenue une banquise de cristaux tranchants, mes bottes crissant sur les pointes de sel comme sur du verre pilé.

Chaque pas est une torture sonore. Mes genoux craquent avec un bruit de vieux cuir qui se rompt. Je regarde mes doigts : ils ne sont plus roses et souples. Ils sont devenus des prismes, des éclats de quartz organique qui captent la lumière des méduses agonisantes. Quand je touche la paroi de granit pour ne pas tomber, le choc produit un tintement cristallin, un son de cloche fêlée qui résonne jusqu'au fond de mes poumons.

Je ne suis plus tout à fait vivante, mais je ne suis pas encore de la décoration.

Je me traîne vers la sortie, loin des gardes pétrifiés dans leurs armures de laiton qui émettent encore quelques cliquetis de refroidissement. Le silence revient, mais c'est un silence habité par le bourdonnement persistant de ma propre transformation. Ma peau tire, se contracte, se transforme en une carapace scabreuse. Je sens le sel pousser sous mes ongles, un frottement interne, une invasion millimétrée.

Sienna a eu son argent. Rowena aura bientôt son monument. Et moi, je n'ai plus que le bruit de mes os qui se changent en pierre pour me tenir compagnie dans les ténèbres montantes de l'archipel. Chaque mouvement de mes doigts me coûte un morceau de chair, remplacé par du verre tranchant.

Chapitre 8

Le sanctuaire de sel

Milo n'est plus un homme, c'est un guéridon en minéraux étincelants, une pièce d'apparat que l'on placerait dans un vestibule pour y déposer des gants de chevreau ou des dagues de cérémonie. La transformation a figé son dernier sursaut en une courbe d'une élégance insoutenable, le dos cambré comme s'il cherchait à cueillir une étoile au plafond de sa cellule de pierre, alors que ses pieds ont déjà fusionné avec le dallage de granit. Sa peau n'a plus cette souplesse huileuse que j'aimais autrefois tracer du bout des doigts ; elle est devenue une croûte de nacre laiteuse, une armure de sel gemme qui renvoie la lueur vacillante de ma lanterne avec une ironie prismatique. Ses yeux sont deux opales mortes, des globes d'un blanc de craie où la pupille n'est plus qu'un souvenir de carbone, une ombre enfouie sous des millimètres de sédimentation parfaite. Lady Rowena ne tue pas, elle collectionne, elle archive la vie dans la rigidité du carbonate de calcium.

L'air dans ce sanctuaire est une morsure sidérale qui me vide les poumons de toute trace d'humidité. Ce n'est pas le froid humide des quais, c'est une sécheresse absolue, un froid de crypte où chaque calorie semble aspirée par les parois de sel qui pompent la chaleur résiduelle de mon corps avec une voracité minérale. Je sens ma propre fièvre monter, un incendie interne qui se heurte à cette atmosphère de glacier. Ma main droite, cette excroissance de verre organique qui me sert désormais de membre, irradie une chaleur blanche, pulsante, comme si le sel à l'intérieur de mes veines cherchait à entrer en ébullition pour achever sa conquête de ma chair. Je pose mes doigts de chair sur l'épaule de Milo, ou plutôt sur ce que l'Archonte a décidé de transformer en épaulement de corniche, et le choc thermique m'arrache un rictus. Le contact est d'une frigidité chirurgicale. On ne touche pas un cadavre, on touche une banquise sculptée.

— Tu faisais une bien piètre sentinelle, Milo, murmurai-je, ma voix craquant comme un bois trop sec jeté au feu. Regarde-toi. Tu es enfin devenu le chef-d'œuvre que tu n'as jamais eu le talent de sculpter.

Je ris, un son court et sec qui ressemble au claquement d'un os que l'on brise. Le cynisme est le seul isolant qui me reste face à ce froid qui s'insinue sous mes vêtements de laine bouillie, mais il s'effrite. La pièce respire une stase absolue. Il n'y a plus ici de place pour la décomposition, pour la sueur ou pour le sang qui coule ; tout est stable, tout est pur, tout est mort. Rowena appelle cela l'évolution, je n'y vois que l'immobilisme d'un cimetière sans vers de terre. Je m'adosse à un établi couvert d'une poussière de cristaux aussi fine que de la neige carbonique. Ma blessure au flanc, là où l'éclat de corail m'a lacérée lors de ma fuite, commence à pulser de manière rythmique, une chaleur poisseuse qui me rappelle que je suis encore faite de liquides, de fluides, de choses qui s'écoulent et qui pourrissent.

Un craquement retentit derrière moi, non pas le bruit d'un pas, mais celui d'une brusque dilatation thermique. Julian est là, sur le seuil, sa silhouette découpée par la lueur orangée d'une torche chimique qui projette une onde de chaleur bienvenue dans ce caveau. Il respire fort, de grands nuages de vapeur s'échappant de ses lèvres comme s'il était une locomotive en pleine ascension. Il ne dit rien. Ses yeux font le tour de la pièce, s'attardant sur la statue de Milo, puis sur mon visage ravagé par la fatigue et la cristallisation naissante. Je vois ses narines frémir ; il perçoit sans doute l'odeur de ma chair qui chauffe sous l'assaut du sel, ce parfum de brûlé organique qui précède la pétrification.

— Tu es en retard pour le bal, Julian, dis-je en essayant de raffermir ma voix, bien que mon corps soit secoué par un frisson qui n'a rien à voir avec la température ambiante. Milo est un peu rigide ce soir, je crains qu'il ne refuse de nous servir à boire.

Il ignore ma pique. Il avance, et chaque pas qu'il fait semble repousser la chape de givre qui pèse sur mes épaules. Julian est un foyer ambulante. Sa présence dégage une moiteur humaine, une radiation de vie qui me donne envie de hurler autant que de m'y blottir. Il s'arrête à quelques centimètres de moi, et je sens le rayonnement de sa peau, cette température de mammifère qui est une insulte à la perfection minérale de ce tombeau.

— Laisse-moi voir ça, ordonne-t-il, sa voix basse vibrant jusque dans mes os engourdis.

Ses mains sont des braises. Quand il saisit mes poignets pour inspecter la progression de la nacre sur mes jointures, la sensation est si violente que je manque de m'évanouir. C'est le choc du métal chauffé à blanc plongé dans l'eau glacée. Ma peau fume presque sous son toucher. Je veux me dégager, lui dire que son humanité me brûle, que je préfère le froid honnête du sel à sa pitié incandescente, mais mes muscles refusent d'obéir. Je suis une marionnette dont les fils de soie ont été remplacés par des câbles de fer gelés.

— Ce n'est pas une blessure ordinaire, Elara. Ton sang s'épaissit. Il se sature de minéraux. Si on ne fait rien, ton cœur va devenir un presse-papier de luxe d'ici l'aube.

— Un presse-papier en rubis, j'espère. J'ai toujours détesté le bon marché, répliquai-je avec un rictus qui me tire la peau du visage jusqu'à la douleur.

Il sort de son sac une fiole contenant un liquide d'une couleur ambrée, une huile épaisse qui semble capturer toute la lumière de la pièce. Il déchire le bas de ma tunique avec une brutalité efficace, exposant la plaie à mon flanc. L'air froid mord la chair à vif, mais quand il applique l'huile, c'est une explosion de chaleur localisée, un dégel forcé qui me fait cambrer le dos contre l'établi. Ce n'est pas la douceur d'un onguent, c'est l'agression d'un cautère.

— C'est de l'essence de soufre et de la moelle de cétacé, explique-t-il, ses doigts massant ma peau pour faire pénétrer le remède. Ça va maintenir ta température interne au-dessus du point de sédimentation. Mais ça va faire mal. Tu vas avoir l'impression de porter un brasier sous tes côtes.

— Je préfère brûler que de finir en guéridon, grognai-je, les dents serrées contre l'envie de gémir.

Il continue son office, ses mouvements sont précis, dépourvus de toute hésitation. La chaleur de ses mains se propage, elle lutte contre l'engourdissement qui gagnait mes jambes. C'est une sensation étrange, un combat de frontières à l'intérieur de mon propre corps : le front froid de la cristallisation reculant pied à pied devant l'avancée de cette fièvre artificielle. Julian ne me regarde pas comme une patiente, ni comme une victime. Il me regarde comme un mécanisme précieux qu'il s'acharne à réparer avant que les rouages ne se soudent définitivement.

— Pourquoi Milo ? murmure-t-il enfin, ses yeux se posant brièvement sur la forme scintillante de notre ami commun.

— Parce qu'il a eu l'outrecuidance d'être bavard, Julian. Ma grand-mère n'aime pas le bruit. Le silence est la condition sine qua non de son utopie. Milo est maintenant le citoyen idéal : beau, silencieux, et il ne consomme plus d'oxygène. C'est l'écologie poussée à son paroxysme esthétique.

Je vois la mâchoire de Julian se contracter. Une goutte de sueur perle à sa tempe, malgré le froid ambiant. Sa ferveur est une fournaise. Il croit encore qu'il y a quelque chose à sauver dans cet archipel qui s'enfonce sous le poids de son propre luxe pétrifié. Sa main s'attarde sur ma taille, la chaleur de sa paume traversant les couches de lin et de remède. C'est un contact inutile, une dépense d'énergie pure que mon cynisme devrait fustiger, mais je me surprends à m'y appuyer.

Le contraste thermique est total. Autour de nous, le monde est un frigo de nacre, une géométrie de givre où chaque objet est une pointe acérée. Et entre nous deux, il y a cette poche de chaleur humide, ce souffle court, cette moiteur de vie qui semble défier la physique de Rowena. C'est une vulnérabilité que je déteste, cette dépendance à la chaleur d'un autre pour ne pas se transformer en statue.

— Tu trembles, Elara.

— C'est l'excitation, mentis-je, bien que mes dents s'entrechoquent avec un bruit de dés lancés sur une table de marbre. J'ai toujours adoré les morgues improvisées. C'est tellement plus intime que les salons de thé de la ville haute.

Il s'approche encore, réduisant l'espace entre nous à un souffle. Son odeur est celle d'une cheminée qui s'éteint, un mélange de suie chaude et de peau propre, une fragrance qui n'a rien à voir avec l'ozone électrique ou la saumure qui sature l'archipel. Il pose sa main saine sur ma joue, et je sens le dégel s'opérer jusque dans mon cerveau. La couche de glace que je maintiens autour de mes pensées se fissure, laissant remonter des émotions que je croyais avoir noyées sous des litres de sarcasme.

— Ce n'est pas une blague, murmure-t-il. Regarde-le. Regarde ce qu'elle va te faire. Elle ne te veut pas comme héritière, Elara. Elle te veut comme joyau de la couronne. Elle veut te placer au centre de la Grande Nef, une idole de sel pour que les derniers survivants se prosternent devant la beauté de leur propre extinction.

Je regarde Milo. La lumière de la lanterne décline, et dans l'ombre grandissante, il semble presque bouger, comme si le sel continuait de croître, un millimètre après l'autre, dévorant le vide autour de lui. Je sens la raideur de mes propres doigts, cette sensation de peau qui tire, de tissus qui se rigidifient. Ma main de cristal est froide, d'un froid absolu, sidéral. Elle est le futur. La main de Julian est chaude, d'une chaleur éphémère, fébrile. Elle est le passé.

Pendant un instant, le silence n'est plus l'absence de bruit, mais une présence physique, une masse d'air froid qui pèse sur nos poitrines. J'entends le sang battre dans mes tempes, un tambour de guerre qui refuse de se taire. Julian ne retire pas sa main. Il accepte le risque de se geler au contact de ma peau qui commence à se transformer. C'est une idiotie, un suicide thermique.

Je devrais le repousser avec une phrase cinglante sur l'inutilité des gestes tendres dans une ville qui se noie. Je devrais lui rappeler que nous ne sommes que des rats sur un navire de cuivre qui prend l'eau de toutes parts, et que se tenir chaud ne fera que ralentir l'inévitable. Mais ma langue, d'ordinaire si prompte à l'escrime, reste collée à mon palais sec.

La chaleur de sa main sur ma joue devient le seul point fixe de mon univers. C'est une ancre de chair dans un océan de minéraux. Je sens une humidité piquer mes paupières, mais ce n'est pas une larme de sel, ce n'est pas cette sécrétion amère qui durcit en tombant. C'est une chaleur liquide, une preuve de ma décomposition humaine que j'accepte enfin de ne pas tourner en dérision.

Ma main de cristal, lourde et tranchante, se lève lentement. Je vois les reflets irisés courir sur les arêtes de mes phalanges pétrifiées. C'est un instrument de mort, une arme de l'Archonte. Julian ne recule pas. Il regarde cette griffe de nacre s'approcher de son visage avec une sérénité qui me terrifie. Je pourrais lui lacérer la joue d'un simple mouvement, laisser le sel s'infiltrer dans ses veines par la blessure.

Au lieu de cela, je laisse ma main retomber. Mes doigts de chair, ceux qui me restent sur la main gauche, viennent se refermer sur les siens. C'est un geste d'une simplicité désarmante, une reddition. Sa peau est moite, un peu rugueuse, incroyablement vivante. Je serre sa main avec la force d'une naufragée qui attrape une épave en feu.

— Ne t'habitue pas à ce genre de débordement, Julian, dis-je, mais la morsure de

mon ton a disparu, remplacée par un souffle ténu, presque suppliant. C'est seulement... que ce sanctuaire manque cruellement de chauffage.

Il sourit, une expression de chaleur radieuse qui illumine son visage fatigué. Il sait que j'ai déposé les armes. Il sait que dans cette pièce remplie de statues et de silence, nous sommes les deux seules choses qui émettent encore un rayonnement infrarouge, les deux derniers points de convection dans une nécropole de glace.

Le froid de la pièce semble reculer, non pas parce qu'il a disparu, mais parce que la frontière de ma propre peau n'est plus la limite de mon existence. La chaleur passe de lui à moi, un courant continu qui fluidifie mon sang, qui assouplit les fibres de mon cœur. Pour la première fois depuis que les marées ont commencé à monter, je n'ai pas peur du gel qui vient.

Je serre sa main, ignorant le crissement du sel qui proteste dans mes articulations, et j'accepte ce moment de vulnérabilité comme on accepte un dernier repas avant l'exécution. Milo, figé pour l'éternité dans sa nacre étincelante, nous observe de ses yeux d'opale, témoin immobile de cette brève et dérisoire victoire de la chaleur sur la pierre.

— On sort d'ici, murmure Julian. Avant que les pompes ne s'arrêtent.

Je hoche la tête. On ne peut pas rester dans le passé, même s'il est devenu un chef-d'œuvre. Je laisse le froid de Milo derrière moi, emportant seulement la brûlure de l'huile sur mon flanc et la moiteur de la main de Julian dans la mienne. Nous marchons vers la sortie, et chaque pas loin de ce sanctuaire est une morsure de vie, une douleur radieuse que je préférerai toujours à la sérénité glaciale de l'Archonte.

Chapitre 9

Le Retournement : L'Offrande

Le ciel pétrole pèse une tonne sur les dômes de cuivre. La voûte céleste n'est plus un espace, mais une membrane huileuse, une bâche de goudron suspendue qui semble vouloir lisser chaque relief de l'Archipel sous son poids visqueux. En montant les escaliers de la flèche centrale, je sens la pression atmosphérique s'écraser contre mes tympanes, un bourdonnement sourd, rythmique, comme si le cœur de la ville battait à l'envers. Mes bottes en cuir de raie, dont la surface abrasive accroche la moindre aspérité du granit, produisent un crissement sec, une plainte minérale qui résonne dans le puits de l'escalier hélicoïdal. Chaque marche est une lutte contre une gravité devenue solide. Mes phalanges, serrées sur la rampe de laiton terni, transmettent la vibration des pompes hydrauliques qui s'essoufflent dans les entrailles de l'édifice ; une palpitation de métal fatigué, une agonie mécanique que je ressens jusque dans la moelle de mes radius.

Le sanctuaire de l'Archonte ne sent pas la mer. Ici, à cette altitude, l'humidité est bannie par un système de soufflets qui recrachent un air artificiellement asséché, une haleine de parchemin vieux et de pierre chauffée à blanc. En franchissant le seuil, la texture de l'air change brutalement sur mon visage : elle devient granuleuse, presque solide, comme si je marchais à travers un rideau de sable en suspension. Lady Rowena est là, silhouette d'os et de soie rigide, postée devant une baie vitrée dont le verre, trop épais, déforme le monde extérieur en une série de vagues jaunâtres. Elle ne se retourne pas. Elle n'a pas besoin de voir pour savoir que je suis entrée. Elle perçoit sans doute le déplacement de l'air, la perturbation thermique que mon corps de chair apporte dans son mausolée de perfection.

Ses mains, croisées derrière son dos, sont des chefs-d'œuvre d'anatomie pétrifiée. La

peau de ses poignets est si fine qu'elle semble sur le point de se déchirer sous la tension des tendons, une membrane diaphane qui laisse deviner une structure osseuse d'une blancheur de craie. Elle porte une robe de brocart dont le relief est si prononcé qu'il ressemble à une armure de lichen doré. Chaque mouvement qu'elle esquisse produit un froissement de papier calque, un son sec qui agresse l'oreille par sa netteté chirurgicale.

— Tu as une démarche lourde, Elara, dit-elle, sa voix glissant comme une lame sur du cuir sec. On dirait que tu transportes toute la vase des bas-fonds sur tes semelles.

Je m'arrête à trois pas d'elle. L'espace entre nous est un champ de mines de non-dits. Je sens le corset de baleine s'enfoncer dans mes côtes, une morsure familière qui me rappelle ma place dans cette hiérarchie de l'étouffement. Je redresse les épaules, sentant le tissu de ma propre tunique, une fibre hybride de soie et de fils de cuivre, mordre la chair de mon cou.

— La vase a l'avantage d'être malléable, Grand-mère. Contrairement à cette ville que vous essayez de figer dans une apoplexie de luxe.

Elle se tourne enfin. Ses yeux ne sont pas des fenêtres, ce sont des perles de verre dépoli. Son visage est une carte de ridules si denses qu'elles semblent avoir été gravées à la pointe de diamant. Elle s'approche, et l'odeur de la poussière électrisée m'atteint, un parfum de foudre captive. Sa main se lève. Je ne recule pas. Je laisse ses doigts effleurer ma joue. Le contact est terrifiant. Ce n'est pas le froid de la glace, c'est le froid du vide. Ses empreintes digitales sont des râpes minuscules qui s'accrochent aux pores de mon épiderme. Elle ne caresse pas ; elle évalue la résistance du matériau.

— Tu es presque prête, murmure-t-elle. Je sens la saturation sous ta peau. Les fluides se retirent. Bientôt, il ne restera que l'essentiel. La structure. La permanence.

Je force un rire, un son qui racle ma gorge sèche. Mon cynisme est une armure de rouille, mais c'est tout ce qu'il me reste.

— Vous parlez de moi comme d'un bloc de marbre que vous avez hâte de polir. C'est touchant. Vraiment. Mais faisons l'économie de ce simulacre d'affection. Julian est entre vos mains. Je sais que vous l'avez fait intercepter près des écluses de l'Est.

Ses doigts se resserrent sur ma mâchoire. La pression est calculée, juste assez pour faire grincer l'articulation temporo-mandibulaire. C'est une étreinte de prédateur qui aime sa proie.

— Julian, répète-t-elle, et le nom semble s'effriter entre ses lèvres. Ce garçon sent l'effort et l'espoir. Deux odeurs que je trouve particulièrement vulgaires. Il croit que le mouvement est une forme de survie. Il ne comprend pas que le mouvement est l'érosion même.

— Libérez-le, dis-je, et ma voix perd de sa superbe, elle devient une corde tendue à l'extrême, prête à rompre. Laissez-le quitter l'archipel par le dernier convoi de ravitaillement. En échange, je cesserai de lutter contre la marée. Je serai votre Offrande. Je monterai sur le socle lors du Gala, et vous pourrez me regarder me changer en sel jusqu'à ce que mes poumons deviennent des éponges de cristal.

Un silence se cristallise entre nous. C'est un silence organique, une chose qui a du poids, qui appuie sur mes épaules comme un manteau de plomb. Rowena me scrute. Elle cherche la faille, la rugosité dans mon mensonge. Elle lisse le revers de ma manche avec une lenteur obscène, ses ongles longs griffant légèrement le brocart. Elle goûte ma reddition comme on goûte un vin qui a tourné.

— Un sacrifice romantique, Elara ? C'est d'un ennui mortel. Mais je suppose que chaque tragédie a besoin d'un pivot.

Elle lâche mon visage. La sensation de ses doigts persiste sur ma peau, une brûlure froide, une marque invisible. Elle se dirige vers une console en laiton massif où repose une sphère d'obsidienne. Elle pose ses mains sur la pierre noire, et je vois ses muscles se tendre sous la soie, une démonstration de force contenue.

— Soit, accepte-t-elle. Le garçon sera conduit au quai de déportation dès que la lune aura atteint le zénith du Gala. Mais sache une chose : une fois que le processus aura commencé, une fois que la Grande Équinoxe aura déclenché la réaction, il n'y aura pas de retour en arrière. Tu sentiras chaque goutte de ton sang se transformer en aiguille. Tes nerfs deviendront des filaments de verre. Tu seras la conscience témoin de ta propre pétrification.

— Une amélioration notable par rapport à nos dîners de famille, je réplique, mais mes mains tremblent dans les plis de ma jupe.

Je m'approche de la baie vitrée, fuyant son regard. En bas, l'archipel ressemble à une carcasse de baleine échouée, les dômes de cuivre scintillant d'un éclat huileux sous le ciel de pétrole. Les eaux ne lèchent plus les murs ; elles les dévorent. Je vois les remous sombres, la suction des courants qui s'engouffrent dans les salles de bal inondées. C'est alors que je vois son reflet dans le verre. Rowena ne regarde pas l'horizon. Elle regarde la ville. Elle regarde les milliers de lumières qui tremblent encore dans les étages supérieurs, comme des étincelles sur une mèche qui se consume.

Dans ses yeux, dans la diffraction de la lumière sur sa cornée opalescente, je vois la vérité. Ce n'est pas une lueur de triomphe, c'est une ferveur de démiurge. Elle ne veut pas seulement que je sois la première. Elle ne veut pas faire de moi un exemple.

Je baisse les yeux sur la sphère d'obsidienne. Les reflets me montrent les mécanismes de la marée, les diagrammes de pression que l'Archonte surveille. Je vois les lignes de force, les points de rupture. Mon souffle s'accélère, heurtant la paroi de mes poumons

comme un oiseau en cage. La Cristallisation ne s'arrêtera pas à moi. Elle n'est pas un rituel de passage pour une élite choisie.

Rowena a l'intention d'utiliser mon sacrifice comme une amorce. Une réaction en chaîne. Pendant le Gala, alors que la marée atteindra son paroxysme de sel et d'ozone, elle va verrouiller les vannes de décompression. Elle va transformer toute la ville, chaque habitant, chaque courtisane, chaque serviteur, chaque enfant, en une immense forêt de corail mort. L'Archipel ne sera plus une cité, mais un récif éternel, une nécropole de cristal parfaite, immobile, à l'abri du temps et de la pourriture. Un mausolée sous-marin où elle régnera sur un silence de pierre.

La réalisation me frappe avec la violence d'un impact physique. Mon estomac se noue, une torsion acide qui me donne envie de vomir. Je sens la texture de la pièce changer à nouveau ; les murs semblent se rapprocher, la pierre devient plus dense, l'air plus rare. La pièce entière est une presse.

— Vous ne voulez pas sauver l'archipel, je murmure, et le son de ma voix me semble étranger, comme s'il venait du fond d'un puits. Vous voulez le taxidermiser.

Rowena sourit. C'est un étirement lent des lèvres qui ne révèle aucune dent, une simple fente dans un masque d'ivoire.

— La vie est une infection, Elara. Elle rampe, elle suinte, elle se décompose. Regarde ces gens en bas. Ils s'accrochent à leurs soies mouillées, à leurs bijoux ternis, à leurs espoirs pathétiques. Ils sont déjà morts, ils ne le savent simplement pas encore. Je leur offre la seule chose qui vaille la peine : l'immuabilité. Ils seront beaux, enfin. Pour l'éternité.

Elle s'approche de moi, et cette fois, c'est toute la chaleur de mon corps qui semble aspirée par sa présence. Elle pose sa main sur mon épaule, et le poids est insupportable. C'est le poids d'une montagne. C'est le poids du destin qu'elle a tracé

pour moi.

— Et toi, ma petite-fille, tu seras le joyau de la couronne. Au centre de la salle de bal, figée dans un geste de grâce infinie. Tu ne seras plus jamais seule. Tu ne seras plus jamais vulnérable. Tu seras Dieu.

Je sens un frisson parcourir ma colonne vertébrale, une onde de choc qui fait vibrer chaque vertèbre. Mon cynisme s'effondre, laissant place à une clarté glaciale, une résolution qui naît dans le creux de mes viscères. Je sens le contact de ma propre peau contre le tissu de ma robe, la friction de mes muscles, la chaleur de mon sang qui cogne contre mes tempes. Cette chaleur est ma seule arme. Elle est le désordre, elle est l'entropie, elle est la vie qui refuse de se laisser pétrifier.

Je feins de baisser la tête, une soumission de façade. Je laisse mes cheveux tomber sur mon visage pour cacher l'étincelle de haine pure qui vient de s'allumer dans mes yeux. Je sens sous mes pieds la vibration d'une pompe plus forte que les autres, un battement de cœur mécanique que je pourrais peut-être saboter.

— Comme vous voudrez, Grand-mère, dis-je, et j'insuffle dans ma voix toute la lassitude que je peux simuler. L'éternité est un prix raisonnable pour le silence.

Elle tapote mon épaule, un geste d'une condescendance atroce. Ses doigts glissent sur mon épaule comme des galets polis.

— Je savais que tu comprendrais la beauté de la structure. Va, maintenant. Prépare-toi pour le Gala. Mets tes plus beaux bijoux. Ils feront partie de toi bien assez tôt.

Je fais demi-tour. Chaque pas vers la sortie est une décharge d'adrénaline qui picote mes extrémités. Je sens la texture du tapis sous mes semelles, une laine épaisse et étouffante qui semble vouloir retenir mes pieds. Je traverse le rideau de sable en suspension, je franchis le seuil du sanctuaire.

L'air de l'escalier me semble soudain d'une fraîcheur divine, malgré l'odeur de sel et de moteur. Je descends les marches quatre à quatre, mes mains glissant sur la rampe de laiton, sentant la sueur de mes paumes lubrifier le contact avec le métal. Mon cœur n'est plus une éponge, c'est une pompe haute pression.

Elle croit que je suis l'agneau que l'on mène à l'autel. Elle croit que je vais accepter de devenir le centre immobile de son monde de verre. Elle a passé sa vie à étudier la solidité, la minéralogie, la résistance des matériaux. Mais elle a oublié une chose fondamentale sur les cristaux. Plus ils sont purs, plus ils sont cassants. Plus ils sont rigides, plus ils sont sensibles aux fréquences de résonance.

Je sens dans ma poche le petit flacon d'huile de baleine que j'ai dérobé dans les bas-fonds, le poids du verre contre ma cuisse, la promesse d'une flamme. Je ne serai pas la statue de son jardin de sel. Je serai l'impureté dans la structure. Je serai la faille microscopique qui, sous la pression de la marée, fera éclater tout son empire de cristal.

Elle croit que je suis le sacrifice. Je serai le poison qui fera éclater son verre.

Chapitre 10

La veille du déluge

Les draps de lin sont rugueux comme du sable entre nos corps. Sous la lueur vacillante d'une veilleuse à l'huile de colza, la peau de Julian ressemble à une carte de territoires inexplorés, striée d'ombres d'un violet de deuil qui s'étirent sur ses côtes. Je regarde le va-et-vient de son diaphragme, un mouvement régulier, presque obscène de santé, alors que mes propres articulations commencent à prendre la teinte crayeuse du calcaire séché. L'obscurité de la chambre n'est pas noire ; elle est saturée de nuances de bitume et de réglisse, une épaisseur visuelle qui semble peser sur nos poitrines. Une goutte de condensation glisse le long d'un tuyau de plomb au-dessus du lit, captant un éclat de lumière amarante avant de s'écraser sur le parquet de chêne noirci. Le bois ne résonne plus, il absorbe le choc avec la mollesse d'une éponge saturée de nuit. Julian tourne la tête, et ses yeux, d'un brun d'écorce brûlée, accrochent le reflet de la lanterne. Il me regarde avec cette ferveur insupportable, celle des hommes qui croient encore que l'espoir est une monnaie d'échange valable contre le destin.

Je pourrais briser ce moment d'un mot, une pointe bien placée sur l'inutilité de ses caresses alors que l'océan digère les derniers étages de l'infirmierie, mais ma langue me semble faite de cuir bouilli. Je me contente d'observer la réfraction de la lumière à travers une carafe d'eau posée sur la table de chevet ; le liquide est troublé par des sédiments blanchâtres, créant un prisme déformé qui projette des spectres irisés sur le plafond voûté. Le luxe de notre alcôve n'est plus qu'une mise en scène pour une tragédie de bas étage : les tentures de velours cramoisi, autrefois glorieuses, sont désormais marbrées de taches de salpêtre qui dessinent des continents imaginaires et froids. Je sens la raideur gagner mon coude gauche, une sensation de morsure sourde, comme si des aiguilles de silicate s'assemblaient sous mon épiderme pour former une armure que je n'ai jamais demandée.

Nous nous levons sans un bruit, ou plutôt, avec le seul froissement de la soie de ma robe de chambre qui craquelle comme une mue de serpent desséchée. Le laboratoire nous attend à l'étage inférieur, une crypte de verre et de métal où l'air est chargé de l'odeur âcre du vinaigre de bois et de la suie grasse des fourneaux. Julian s'active déjà, sa silhouette se découpant en ombre chinoise contre le foyer de la forge. La lumière y est d'un jaune de soufre, une clarté agressive qui révèle chaque fissure des dalles de schiste. Il manipule des cornues avec une précision de métronome, et je regarde le bleu de cobalt d'une solution se mêler à un précipité laiteux dans un ballon de cristal de Bohême. Le mélange tourbillonne, créant des volutes qui imitent les nébuleuses d'un ciel que nous ne verrons jamais plus, un azur synthétique et fragile qui finira dans les égouts de l'archipel.

Mon regard dérive vers mes propres mains. Sous l'ongle de mon index, une petite crête de sel a percé la chair. C'est une excroissance translucide, presque belle si l'on omet le fait qu'elle annonce ma pétrification. Elle capte l'éclat des becs de gaz et le renvoie en un point de lumière blanche, insoutenable, comme une étoile mourante logée dans mon propre corps. Julian me tend un flacon de verre ambré. Ses doigts effleurent les miens, un contact de chair chaude contre ma peau qui commence à avoir la texture d'une pierre ponce. Sa main est calleuse, vivante, striée de petites coupures cicatrisées qui témoignent de son acharnement.

— Le solvant est prêt, Elara, dit-il, et sa voix résonne dans le silence de la pièce comme le cliquetis d'une chaîne de laiton sur un cabestan. Il nous manque encore le stabilisateur organique. Sans lui, la réaction s'étouffera dès qu'elle touchera l'eau de mer.

Je regarde le liquide dans le flacon. Il possède la viscosité de l'huile de lin et une couleur de sève sombre, presque noire. Je sais ce qu'il attend. Il croit que nous allons synthétiser ce stabilisateur à partir des algues rouges que Milo nous a rapportées des récifs profonds. Il croit à la chimie, à la logique des proportions, à la victoire de

l'intellect sur la marée montante. Quelle charmante pathologie que celle de l'érudit qui refuse de voir que le bâtiment brûle. Je me rapproche de la paillasse en marbre blanc, veinée de gris comme un œil atteint de cataracte. La lumière zénithale d'une lampe à arc grésille, jetant des éclairs bleutés sur les instruments de chirurgie alignés avec une rigueur obsessionnelle.

— Tu penses vraiment que cette mixture peut inverser la sédimentation d'une ville entière ? ma voix est un scalpel, froide et précise. C'est de l'homéopathie pour un cadavre, Julian.

Il ne bronche pas. Il ajuste la flamme d'un brûleur, et le reflet de l'incendie miniature danse dans ses pupilles. Sa détermination est une insulte à mon cynisme. Il est le feu de bois qui s'obstine à brûler sous une pluie torrentielle.

— Si nous parvenons à saturer le courant principal avant le gala, la cristallisation s'arrêtera. Les tissus organiques reprendront leur souplesse. Tu ne seras plus obligée de marcher comme si tu étais faite de porcelaine fissurée.

Je ris, un son sec qui ressemble au bris d'une plaque de mica. Je regarde le reflet de mon propre visage dans le dôme de cuivre d'un alambic. Ma peau y paraît déformée, étirée, mon teint a la pâleur d'un linge de morgue sous le vernis de la sueur. Je ne lui dis pas que j'ai vu les schémas de Rowena. Je ne lui dis pas que le stabilisateur n'est pas une plante, ni un minéral rare. C'est un catalyseur de volonté pure, une infusion d'essence vitale qui a déjà commencé à se transformer. Pour rompre la structure moléculaire du sel de l'archipel, il faut une impureté vivante qui accepte de devenir le centre de la réaction. Il faut un sacrifice qui ait la consistance du cristal et la mémoire du sang.

Je prends une pipette de verre, un tube fin et transparent qui semble disparaître dans la clarté crue de la pièce. Je prélève quelques gouttes du réactif vert-de-gris. Le liquide monte par capillarité, un mouvement fluide et élégant qui me fascine.

J'observe le ménisque à la surface, cette petite courbure de tension superficielle qui retient le liquide. Tout dans ce monde est une question de tension. La ville tient parce que la peur de sombrer est plus forte que l'envie de nager.

— Regarde, Julian.

Je verse le réactif dans un bécher contenant une solution saline saturée. Au contact du liquide, une explosion de formes géométriques se produit. Des aiguilles de nacre jaillissent du fond, s'entrechoquant dans un cliquetis microscopique que je crois entendre malgré le brouhaha des pompes dans les murs. C'est une architecture de mort, une forêt de verre qui grandit en quelques secondes, dévorant tout l'espace disponible. C'est ce qui se passe dans mes veines. C'est ce qui se passera dans les siennes si je ne fais rien.

Il se penche sur l'expérience, son visage baigné par la lueur phosphorescente du précipité. La lumière souligne la ligne de sa mâchoire, la fatigue qui creuse ses traits, et cette étincelle d'émerveillement scientifique qui me donne envie de le gifler pour son innocence. Il est si proche que je peux voir le grain de sa peau, les pores dilatés par la chaleur de la forge, l'humidité au coin de ses yeux.

— C'est magnifique, murmure-t-il.

— C'est une tumeur, Julian. Une tumeur splendide qui nous transforme en statues de jardin pour l'éternité de ma grand-mère.

Je pose ma main sur la sienne. Le contraste est saisissant : sa peau est d'un ocre chaud, la mienne a des reflets d'opale laiteuse, presque translucide par endroits. Je sens la dureté des cristaux qui poussent contre ses phalanges. La transformation n'est pas seulement une submersion, c'est une réécriture de la matière. Nous cessons d'être de la viande pour devenir du décor.

Il entrelace ses doigts aux miens, ignorant la rugosité scabreuse de mes articulations. Ce geste de tendresse est un gaspillage d'énergie, un anachronisme dans cette pièce où chaque objet est conçu pour la survie ou la destruction. Je sens une impulsion, une envie de lui avouer que le remède est dans mon sang, que je vais m'injecter ce poison alchimique pour qu'il se lie à ma cristallisation naissante avant de me jeter dans les turbines du Mont. Je veux lui dire que mon cynisme était mon seul rempart contre l'idée que je pourrais l'aimer assez pour disparaître.

Au lieu de cela, je dégage ma main avec une lenteur calculée. Je me tourne vers le râtelier d'éprouvettes, où des liquides de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel pourri s'alignent : jaune d'urine, violet de permanganate, vert de bile. La lumière traverse les flacons, projetant des ombres colorées sur mon tablier de cuir blanc, transformant mon torse en un vitrail de cathédrale profanée.

— On dit que Rowena portera une robe faite de fils de verre pur demain soir, dis-je d'un ton léger, presque badin. Elle veut être l'image même de la perfection statique. Elle ne se rend pas compte qu'un verre trop parfait est aussi celui qui explose le plus violemment au moindre choc thermique.

Julian s'arrête de remuer sa potion. Il me regarde, et je vois une ombre de doute passer dans ses yeux, une fissure dans sa certitude. Il sent le sous-texte, il sent que je ne lui dis pas tout, mais il est trop humain pour imaginer l'ampleur de ma trahison.

— Elara, nous avons encore le temps. Le cycle lunaire n'atteindra son apogée que demain à minuit.

— Le temps est une illusion de ceux qui ont encore un pouls régulier, Julian. Pour moi, le temps se mesure en millimètres de sel le long de mes vertèbres.

Je m'approche de la fenêtre haute qui donne sur la baie. Le ciel est d'une couleur pétrole, un mélange huileux de bleu nuit et de noir de fumée, strié par les éclairs

lointains d'un orage d'ozone qui ne parvient pas à éclater. En bas, les dômes de cuivre de la ville basse scintillent d'un éclat vert-de-gris maléfique sous la lune voilée. L'eau lèche les balustrades de granit, et je vois des bancs de méduses bioluminescentes dériver entre les colonnes gothiques, leurs filaments traînant comme des spectres électriques dans les salles de bal inondées. C'est une vue d'une beauté atroce, le portrait d'un monde qui s'étouffe dans son propre luxe.

Je vois mon reflet dans la vitre, superposé au paysage de la cité engloutie. Mes yeux semblent plus larges, plus clairs, comme si le pigment s'en allait pour laisser place à une transparence minérale. Je ressemble déjà à une relique.

Julian s'approche derrière moi. Je vois son ombre grandir sur le mur, une silhouette massive qui semble vouloir m'envelopper. Il pose ses mains sur mes épaules. La chaleur de son corps traverse mon vêtement, mais je la perçois comme une sensation lointaine, un écho d'une langue que je ne parle plus. Je devrais me retourner, l'embrasser, lui dire la vérité. Je devrais laisser tomber ce masque de mépris qui me sert de peau.

Mais si je fais cela, je deviens vulnérable. Si je lui montre la faille, je m'effondre avant d'avoir atteint les turbines. La haine de soi est un bien meilleur moteur que le sacrifice héroïque. Elle est plus stable, plus prévisible.

— Tu devrais dormir un peu, murmure-t-il à mon oreille. Je vais finir les calculs pour la saturation.

Je me retourne et lui offre mon plus beau sourire acide, celui qui imite la courbe d'une lame de rasoir. Je lève la main et caresse sa joue, sentant la petite vibration de sa mâchoire contractée. Ses yeux sont pleins d'une promesse de futur, une petite étincelle dorée dans un monde de grisaille.

— Dors toi-même, mon cher idéaliste. Je vais rester ici à surveiller la cristallisation.

Quelqu'un doit s'assurer que le monde ne se fige pas trop vite.

Il hésite, ses iris scannant mon visage à la recherche d'une émotion qu'il pourrait saisir. Je ne lui donne rien d'autre qu'un reflet de sa propre inquiétude, poli par des années de dédain aristocratique. Il finit par s'incliner, un geste de défaite que je savoure avec une pointe de dégoût pour moi-même. Il s'éloigne vers le coin de repos, sa silhouette se perdant dans les teintes d'indigo et de sépia de la pièce.

Je reste seule devant la paillasse. La lampe à arc grésille une dernière fois avant de s'éteindre, nous laissant dans la clarté incertaine des veilleuses. Je saisis le flacon du stabilisateur, ce liquide noir et visqueux. Je regarde ma main, cette nacre qui gagne du terrain, ce blanc opaque qui remplace ma vie. Demain, je serai le poison. Je serai la faille. Je serai la fin de son monde de verre, et il ne le saura que lorsque l'eau redeviendra liquide et que je ne serai plus là pour la voir couler.

Je repose le flacon avec une douceur infinie sur le marbre froid. Chaque mouvement est une performance, une danse visuelle pour un public invisible. Julian respire déjà lourdement dans son sommeil, un son de marée basse, de retrait. Je le regarde une dernière fois, imprimant la courbe de ses cils et la couleur de ses lèvres sur ma rétine, comme on prend une photographie avant de brûler l'archive. Son visage est la seule chose qui possède encore de la couleur dans cet univers de reflets métalliques et de minéraux morts.

Je lui mens avec la tendresse d'une condamnée à mort.

Chapitre 11

Le Gala des Marées

Les lustres en cristal balancent des gouttes de saumure sur les épaules dénudées des marquises, perlant sur les épidermes poudrés comme une sueur minérale que personne n'ose essuyer. L'air de la grande salle de bal n'est plus qu'une superposition de strates olfactives hostiles, un mille-feuille de putréfaction galante. Sous les effluves de musc lourd et de civette destinés à simuler la vie, rampe l'odeur de la vase noire, cette senteur de cadavre marin qui s'insinue par les bouches d'aération en laiton. Je respire par la bouche, mais le goût même de l'atmosphère est saturé : un mélange de graisse de baleine rance s'échappant des appliques et le parfum de violette fanée qui émane de la robe de Sienna, juste à ma gauche.

Julian resserre son emprise sur mon bras. Ses doigts, à travers le tissu de ma manche, sont des points de pression inutiles, une tentative de nous ancrer alors que le sol lui-même semble vouloir se liquéfier. Il dégage une odeur de savon à l'huile de cèdre, un anachronisme de propreté dans cette cave dorée. C'est presque insultant, cette persistance à vouloir sentir le bois sec dans une ville qui se noie.

— Tu es livide, murmure-t-il, son souffle tiède venant polluer mon champ sensoriel avec une fragrance de menthe sauvage.

— C'est le privilège des condamnés, Julian. On économise notre sang pour les grandes occasions.

Je balaie la salle du regard. Les invités ne sont plus des humains, mais des agrégats de parures en sursis. Les masques de corail rouge, sculptés avec une précision de taxidermiste, masquent des visages où la peur se décompose déjà. Un marquis passe

près de nous, laissant dans son sillage le relent âcre du soufre — le stabilisateur qu’il s’injecte probablement dans les veines pour empêcher ses articulations de se figer en nacre. L’odeur est celle d’une forge éteinte sous la pluie. C’est le fumet de notre classe sociale : nous sentons le métal oxydé et la vanille industrielle.

Sienna s’approche, sa traîne de velours râpé balayant les dalles de granit avec un bruit de feuilles mortes imbibées d’huile. Elle nous gratifie d’un sourire qui ne mobilise que les muscles inférieurs de son visage. Le haut reste de marbre, littéralement. Une plaque de sel a commencé à lui manger la tempe gauche, qu’elle cache sous une mèche de cheveux raidis par le vernis.

— Elara, ma chérie. Tu as choisi le gris perle ? Quelle audace. On dirait une statue qui a déjà accepté sa niche.

Je hume son parfum, une essence de jasmin synthétique si concentrée qu’elle en devient toxique, masquant mal l’odeur de terre mouillée qui s’échappe de ses pores. Elle a passé trop de temps dans les niveaux inférieurs, à négocier des secrets contre des injections de saumure purifiée.

— Et toi, Sienna, tu sens la trahison et le patchouli bon marché. C’est une combinaison qui te va à ravir. Elle s’accorde avec le vert-de-gris de tes boucles d’oreilles.

Elle ne cille pas. Elle est déjà ailleurs, ses yeux dérivant vers les balustrades supérieures où les gardes de l’Archonte, engoncés dans des armures de cuir bouilli saturées de graisse de phoque, montent la garde. L’odeur du cuir mouillé est partout, une présence animale et sourde qui nous rappelle que nous ne sommes que de la viande en attente de minéralisation.

Nous progressons vers le buffet. Les plateaux d’argent portent des mets qui sont des défis à la logique biologique. Des huîtres perlières baignant dans une gelée d’ambre

gris, dont l'arôme de déjection marine et d'encens s'élève en volutes invisibles mais écrasantes. Julian s'empare d'une coupe de champagne. Le bord du verre est givré de gros sel. Il boit, et je vois la grimace qu'il tente de ravalier. Le liquide lui-même doit avoir le goût du larmes de baleine.

— Ils célèbrent leur propre pétrification, siffle Julian en reposant la coupe. Regarde-les. Ils se comparent leurs excroissances comme s'il s'agissait de bijoux de famille.

— La rareté crée la valeur, Julian. Si tout le monde devient un bloc de sel, les derniers à pouvoir encore plier le coude seront les rois du désert.

Je me détourne, l'estomac noué par l'émanation d'un ragoût de poulpe aux épices brûlées qui sature le coin de la salle. C'est une odeur chaude, trop chaude pour cet endroit. Elle évoque des incendies de forêt que personne ici n'a jamais vus, un rappel brutal de la chaleur que nous avons perdue.

Au sommet de la spirale, Rowena apparaît.

Le silence ne descend pas, il s'abat comme une chape de plomb fondu. Sa présence est annoncée par une odeur radicalement différente, un vide olfactif qui découpe l'atmosphère. Elle sent le froid chirurgical, le formol et l'ozone pur. C'est l'odeur d'un orage qui n'éclate jamais, une tension électrique qui fait se dresser les poils sur mes bras. Elle porte une robe faite de lamelles de mica qui s'entrechoquent avec un cliquetis de verre brisé.

Elle descend les marches avec une lenteur de glacier. À chaque pas, elle semble absorber les parfums environnants pour ne laisser derrière elle que cette neutralité terrifiante. Elle est la stérilité faite femme.

— Ma petite-fille, dit-elle en arrivant à notre niveau.

Sa voix est une scie sur de l'os. Elle ne m'embrasse pas, elle m'évalue. Elle inhale mon odeur comme on inspecte la fraîcheur d'un fruit sur un étal. Je me demande si elle perçoit l'acidité de ma haine, cette senteur de citron corrodé qui me brûle la gorge.

— Tu sens l'incertitude, Elara. C'est une fragrance qui s'évapore très mal sous la pression lunaire.

— Je préfère l'incertitude à la fixité d'un mausolée, Grand-mère. Vous sentez comme une salle d'autopsie avant que le premier corps n'arrive.

Rowena sourit. Ses dents sont trop blanches, trop parfaites, peut-être déjà sculptées dans l'ivoire de synthèse.

— L'autopsie est une forme de connaissance, répond-elle. Je nettoie le monde. Je lui enlève son odeur de sueur et d'échec pour lui donner la pureté de la roche.

Elle se tourne vers Julian. Elle l'ignore comme on ignore un insecte dont le bourdonnement est agaçant mais inoffensif. Elle fait signe à l'orchestre, caché derrière des paravents de nacre qui suintent une humidité laiteuse.

L'orchestre entame un chant grégorien. Ce ne sont pas des voix humaines, mais des souffles forcés à travers des tuyaux de laiton corrodés par l'eau de mer. Le son est gras, saturé de vibrations qui font trembler les lustres. C'est un râle d'agonie harmonisé, une plainte qui semble monter des abysses, de ces salles de bal inférieures où les cadavres dansent déjà sous deux mètres de saumure.

L'air devient de plus en plus dense. L'odeur de la marée montante s'intensifie, une explosion de varech en décomposition et de sel minéral qui étouffe les derniers vestiges de parfums français. Les bougies de cire d'abeille s'éteignent les unes après

les autres, remplacées par la lueur huileuse des lanternes à huile de poisson. La lumière est jaune, visqueuse, elle semble coller à nos peaux comme une seconde couche de suie.

Je sens la main de Julian trembler dans la mienne. Sa paume est moite. La mienne est sèche comme un parchemin oublié dans un four.

— Ils arrivent, chuchote-t-il.

Il ne parle pas des invités. Il parle du sel.

Dans les coins de la pièce, là où l'ombre est la plus épaisse, l'odeur de la cristallisation devient insupportable. C'est un parfum de craie fraîchement écrasée, une poussière électrisée qui pénètre dans les poumons et semble y figer le souffle. Les murs du palais "pleurent", mais ce ne sont pas des larmes d'eau ; ce sont des coulées de minéraux liquides qui durcissent au contact de notre air vicié.

Sienna a disparu dans la foule, sans doute pour aller humer le vent de la faveur auprès des lieutenants de l'Archonte. Je reste plantée là, au milieu de la salle, entre l'homme qui veut me sauver avec du savon au cèdre et la femme qui veut me transformer en relique d'ozone.

Un domestique passe, portant un plateau de fruits de mer qui dégagent une odeur de marée basse sous un soleil de plomb. C'est l'odeur de la fin des temps, le fumet de la biologie qui renonce. Je prends un morceau de corail comestible, le porte à mes lèvres. C'est granuleux, amer, avec un arrière-goût de cuivre qui me rappelle le sang que j'ai mordu dans ma joue tout à l'heure.

— Regarde-les danser, dis-je à Julian, ma voix s'élevant à peine au-dessus du vrombissement des pompes de laiton qui luttent, quelque part sous nos pieds, contre l'invasion de l'océan. Ils sont déjà des statues. Ils ont simplement oublié de s'arrêter

de bouger.

L'odeur de la salle change encore. Une nouvelle note s'invite, celle de la foudre. L'alignement lunaire approche. L'air se charge en électricité statique, faisant crépiter les soies et dressant les cheveux fins sur les nuques. Ça sent le métal brûlé, le court-circuit imminent.

C'est à cet instant que je vois Milo.

Il est debout près d'une colonne de granit pleureur, sa silhouette à moitié fondue dans l'ombre du pilier. Il ne porte pas de masque. Son visage est une carte de sel, des veines de cristal blanc courant sur ses joues, éteignant ses traits. Il dégage une odeur de caverne sous-marine, de vieux sédiments et de solitude millénaire. Il me regarde, ou du moins, il dirige ses globes oculaires opaques vers moi. Il sent la fin. Il sent le repos de la pierre.

Un frisson me parcourt, non pas de peur, mais d'une sorte de reconnaissance écœurante. Sa présence olfactive est un ancre de réalité au milieu de tout ce luxe putrescible. Il sent ce que nous deviendrons tous dans quelques heures : du minéral inodore.

— Julian, dis-je brusquement, ne me laisse pas devenir cette odeur de rien.

Il ne comprend pas. Il me serre contre lui, et son parfum de cèdre est la dernière chose à laquelle je me raccroche avant que la marée ne franchisse le seuil de la grande porte de bronze.

L'eau s'infiltré. Elle n'est pas bruyante. C'est un sifflement de serpent, un murmure de soie qu'on déchire. Elle apporte avec elle l'odeur ultime de l'abysse : le froid absolu, le limon primordial, et la senteur ferreuse des profondeurs où aucune lumière ne pénètre.

L'orchestre monte d'un ton. Les chants grégoriens se transforment en cris rythmés, synchronisés avec les battements de cœur de la ville qui s'enfonce. Les invités se mettent à danser plus vite, leurs mouvements saccadés brisant les dernières fioles de parfum qu'ils portaient sur eux. C'est une cacophonie olfactive, un dernier hurlement de fleurs mortes contre l'invasion de la saumure.

Je vois Rowena lever sa coupe. Elle ne contient pas de champagne. C'est un liquide bleuâtre, luminescent, qui dégage une odeur de menthol et de mort clinique. Elle me fixe. Elle porte un toast à ma future perfection.

Je lui réponds par un rictus, sentant sur mes propres lèvres le goût du sel qui commence à précipiter. L'air est désormais si saturé d'humidité et d'ozone que chaque inspiration est un effort, une brûlure froide dans les bronches.

Le bal continue. Les lustres oscillent de plus en plus fort, projetant des éclats de lumière huileuse sur les murs qui se couvrent de givre salin. Nous sommes au cœur de la spirale, au point exact où le luxe se transforme en sédiment. Et dans ce chaos de senteurs de fin du monde, je me surprends à chercher encore, désespérément, l'odeur de la terre sèche, sachant pertinemment que je ne la sentirai plus jamais.

L'orchestre entame sa dernière mesure, un son si grave qu'il ne s'entend plus par les oreilles, mais par les os, une vibration de laiton rouillé qui semble vouloir arracher les dents de leurs gencives. C'est le son de la ville qui renonce à flotter.

Julian me murmure quelque chose, mais ses mots sont noyés par le fracas d'une vasque de cristal qui explose sous la pression de la cristallisation thermique. L'odeur de l'eau de mer purifiée se répand, balayant les derniers vestiges de vanille et de cuir.

Nous sommes là, debout dans la nacre et la pourriture, attendant que la lune achève son travail de sculpteur de cadavres. Je ferme les yeux, mais l'odeur de l'abysse est

déjà en moi, nichée au fond de mes poumons, victorieuse.

Chapitre 12

La trahison de l'Agent

Sienna s'écroule contre le vantail de porphyre, et le claquement de son crâne contre la pierre résonne avec la sécheresse d'une noix que l'on brise. Sa respiration n'est plus qu'un sifflement de soufflet percé, un râle qui s'accroche aux parois de sa gorge comme la limaille aux aimants. Elle tremble. Ce n'est pas ce frisson délicat de courtisane qui cherche un réconfort de soie, mais une convulsion mécanique, un spasme qui fait s'entrechoquer ses dents dans un staccato de porcelaine fêlée. Sous la robe de bal en lambeaux, la peau de ses épaules est une carte de plaques purpurines, où le sel a déjà commencé son travail de sape, érigeant de minuscules bastions blanchâtres qui percent le derme.

Le fracas de la fête, là-bas, dans les étages supérieurs, nous parvient comme une pulsation sourde, un martèlement de basses qui fait vibrer le plomb des vitraux. On dirait le battement de cœur d'un titan agonisant, une cadence de tambour de galère qui ne sait plus s'arrêter. J'observe ma main qui hésite à l'approcher. Mes phalanges craquent, un bruit de bois mort qui résonne dans le couloir désert.

— Tu devrais être en train de compter tes pièces d'argent, Sienna, dis-je, et ma propre voix me semble étrangère, trop aiguë contre les dalles de schiste. Pourquoi revenir ici avec cette allure de naufragée ?

Elle lève les yeux. Le clignement de ses paupières produit un frottement de parchemin humide. Elle essaie de parler, mais seul un gargouillis de salive épaisse s'échappe de ses lèvres bleuies. Elle pointe du doigt les bouches d'aération en laiton qui courent le long de la corniche. Je tends l'oreille. Au-delà du tumulte de l'orchestre, un autre son émerge : un chuintement fluet, une note cristalline et constante, comme

le chant d'une flûte de verre qu'on remplirait lentement de mercure.

— Les conduits, finit-elle par expulser dans un souffle qui sent la levure fermentée et le vieux fer. Rowena... elle a inversé les pompes de brassage. Ce n'est plus de l'oxygène, Elara. C'est le Souffle de la Vierge.

Le Souffle de la Vierge. Je connais ce terme. C'est l'alchimie des chambres de pression, une vapeur saturée de minéraux ionisés qui accélère la sédimentation des tissus mous en quelques minutes. Ma grand-mère n'attend plus la marée ; elle l'insuffle directement dans les poumons de ses invités. Le bruit du gaz s'intensifie, passant d'un murmure de vent à un bourdonnement d'essaim de frelons métalliques. Dans les recoins de la salle, les ombres semblent se figer, alourdies par les particules qui retombent déjà sur les meubles de palissandre.

Sienna s'accroche à ma cheville. Le contact de ses doigts, rugueux comme du cuir de requin, me fait tressaillir. Normalement, j'aurais déjà dégagé ma jambe d'un coup de talon, laissant cette petite traîtresse s'étouffer dans son propre remords. C'est ce que le bon sens dicte dans cet archipel de cadavres : on ne sauve pas le poids mort. On se déleste pour flotter un peu plus longtemps.

— Elle... elle a verrouillé les accès par les combles, hoquète Sienna. L'écho de sa voix se perd dans le sifflement croissant des tuyauteries. Tu ne peux pas... tu ne peux plus sortir par le haut. Le centre du rituel... c'est la seule issue. Mais les soupapes... elles vont lâcher.

Un grondement tellurique parcourt les fondations de l'abbaye. Ce n'est pas le ressac, cette fois. C'est la structure même qui proteste, le cri de la pierre de taille soumise à une pression hydrostatique dépassant ses limites de rupture. Un bloc de plâtre se détache du plafond et s'écrase sur le sol avec le bruit d'une déflagration sourde, soulevant une poussière de chaux qui irrite immédiatement mes narines.

Je regarde l'escalier en spirale qui mène au centre du rituel. Je peux y aller. Si je cours maintenant, si je laisse Sienna ici, je gagne les quatre minutes nécessaires pour franchir le sas de décompression avant que le Souffle ne sature totalement ce niveau. Je l'imagine déjà, figée dans cette position de suppliante, une statue de sel de plus pour la collection de Rowena, un bibelot de trahison éternelle pour décorer les couloirs de l'oubli.

Le gaz siffle plus fort. C'est une mélodie obsédante, le chant des sirènes revu par un ingénieur fou. Sienna lâche prise. Ses mains glissent sur ma botte, les ongles rayant le cuir avec un bruit de griffure qui me hérissé le poil. Elle renonce. Le silence de sa résignation est plus bruyant que ses cris.

Je jure à mi-voix, un mot crasseux qui se fracasse contre le plafond voûté. Ma main plonge vers le col de sa robe. Je la saisis, mes jointures protestant sous l'effort de ce poids inerte. Le froissement de la soie déchirée par le sel est une agression auditive, un déchirement qui semble se propager jusque dans mes propres muscles.

— Lève-toi, espèce de déchet mélodramatique, je siffle.

Je la tire vers le renforcement d'un pilier où une vanne de dérivation de secours, un énorme volant de fonte encrassé, attend depuis des décennies. Je dois la manœuvrer pour créer une poche de surpression. Je m'arc-boute contre le métal. Le volant résiste. Il ne bouge pas. Je frappe dessus avec le plat de ma main, un choc mat qui résonne jusque dans mon épaule.

— Tourne, sale carcasse de ferraille !

À chaque effort, j'entends le craquement de mes propres tendons. Un sifflement sort de ma poitrine, un écho de celui de Sienna. Le Souffle de la Vierge commence à brouiller ma vue, non par son opacité, mais par la manière dont il fait vibrer l'air, créant des mirages acoustiques où je crois entendre la voix de Rowena me murmurer

des louanges venimeuses à l'oreille.

Finalement, un gémissement métallique déchire l'air. Le volant cède d'un coup, tournant avec un grincement de dents de scie sur un os. Un jet d'air pur, stocké dans les réservoirs de secours, jaillit avec un fracas de détonation, balayant le brouillard minéral autour de nous. Le bruit de la succion est immédiat, l'air vicié étant expulsé par les clapets de décharge.

Sienna aspire une goulée d'oxygène avec un bruit de noyée qui remonte à la surface, un râle long et douloureux qui me fait mal aux tympans. Je la relâche, elle s'effondre dans le creux du mur, à l'abri de la veine d'air pur. Je viens de gaspiller mon avance. Je viens de donner à Rowena le temps de sceller les dernières portes. Mon cynisme hurle à la stupidité, une voix intérieure qui me traite d'idiote avec la régularité d'un métronome.

Le bâtiment entier vibre à nouveau. C'est une note basse, une fréquence qui fait trembler les dalles sous mes pieds et remonte jusque dans mes dents. Les pompes principales ont forcé le passage. Le bruit de l'eau qui s'engouffre dans les niveaux inférieurs est maintenant un grondement de tonnerre souterrain, une cavalcade de bêtes sauvages dévalant des pentes de granit.

Je regarde Sienna. Elle ne me remercie pas. Elle n'en a pas la force, et je lui en suis reconnaissante. L'expression de gratitude serait le seul son que je ne pourrais pas supporter dans ce tombeau sonore. Elle est là, une masse de tissus et de peau abîmée, protégée par un flux d'air qui finira par s'épuiser.

Je me redresse. Le martèlement de l'orchestre au-dessus de nous a changé de rythme. C'est devenu une marche funèbre, lente, solennelle, dont chaque coup de cymbale résonne comme un couperet. Je sens l'humidité s'infiltrer dans les pores de la pierre, un suintement que l'on entend avant de le voir, un clapotis de mille petites bouches avides.

Le temps n'est plus une abstraction, c'est le tic-tac d'une horloge mécanique cachée quelque part dans les murs, un cliquetis de rouages qui s'usent et se brisent. Je dois partir vers le centre, vers l'épicentre de cette folie de cristal, là où Rowena dirige son symphonie de submersion.

Sienna tente de tendre la main une dernière fois, ses doigts tremblant sur le sol de porphyre avec le bruit de feuilles mortes poussées par le vent.

Je ne la regarde plus. Je me détourne vers l'obscurité de l'escalier central, là où le vrombissement des machines est si intense qu'il semble vouloir liquéfier les os.

— Pars, lui dis-je.

Ma voix est basse, dépouillée de son habituelle armature d'ironie. Elle tombe dans le silence relatif de la niche comme une pièce de monnaie au fond d'un puits, sans rebond, sans écho superflu. C'est un ordre, une libération, et pour la première fois, je ne le dis pas avec mépris.

Le son de mes propres pas sur les marches de fer, des cliquetis secs, réguliers, m'accompagne tandis que je m'enfonce dans la gorge de l'archipel. Derrière moi, le sifflement du gaz et le souffle de la vanne s'estompent, remplacés par le rugissement cyclopéen des marées qui ont enfin trouvé leur chemin vers le cœur du palais. Je monte vers mon propre sacrifice, et chaque battement de mes tempes résonne comme un compte à rebours que je ne peux plus ignorer.

Chapitre 13

L'Ascension de l'Archonte

La voix de Rowena est un scalpel qui découpe le silence de la salle, une lame d'acier poli qui s'enfonce sans résistance dans l'air saturé de vapeur. Elle se tient debout sur l'estrade de porphyre, sa silhouette drapée dans une soie si dense qu'elle semble avoir été taillée dans le flanc d'une tempête figée, et chaque syllabe qu'elle lâche dans l'arène du Grand Gala agit comme une baisse brutale de la pression barométrique. Autour d'elle, l'élite de l'Archipel frissonne, non pas de crainte, mais sous l'effet d'une déperdition thermique soudaine, le genre de froid qui ne vient pas de l'extérieur mais qui prend racine dans la moelle épinière avant de s'étendre aux extrémités. Je franchis le seuil de la double porte en laiton, mes propres articulations protestant avec le craquement sec d'une branche morte, tandis que le souffle de la salle me gifle. C'est une atmosphère de serre en train de geler, une moiteur étouffante qui se cristallise sur les cils, transformant les regards en éclats de mica. Les lustres en cristal de roche ne scintillent plus, ils irradient une pâleur de lune hivernale, et je vois les invités serrer leurs étoles de fourrure de loutre de mer contre leurs poitrines, leurs dents s'entrechoquant avec le cliquetis d'un chapelet de verre. Ma grand-mère ne nous regarde pas ; elle contemple l'invisible, ce point de bascule où l'océan cessera d'être un ennemi pour devenir un linceul de perfection.

Le sol vibre. Ce n'est pas le tremblement de terre habituel, mais une oscillation plus profonde, un ronronnement de machine thermique qui s'emballe dans les entrailles de l'abbaye. Sous mes semelles, la pierre est devenue une plaque de givre noir. L'eau commence à sourdre des bouches d'aération sculptées en têtes de chimères, un liquide sombre, huileux, qui ne coule pas mais rampe, absorbant toute la chaleur résiduelle de la pièce. À mesure que la marée lèche les bottes vernies des courtisans, un sifflement de caléfaction s'élève, une plainte de vapeur là où le sel rencontre la chair chaude. Les

invités restent pétrifiés, non par choix, mais parce que le froid leur a déjà volé le réflexe de fuite, engourdissant leurs muscles dans une léthargie de neige. Je vois une baronne, dont le cou est lourd de perles noires, tenter de lever la main ; le mouvement s'arrête à mi-chemin, ses doigts se couvrant instantanément d'une croûte blanche, une manchette de nacre brute qui la rive au sol avec la force d'un étau. La transformation n'est pas brutale, elle est chirurgicale, une extraction de la vie au profit de la structure minérale.

Julian est là, à quelques mètres du piédestal central, ses cheveux bruns collés à son front par une sueur qui se transforme déjà en paillettes de glace. Il se débat contre deux gardes dont les armures de laiton émettent un rayonnement bleuté, une technologie de refroidissement qui semble pomper l'air même de ses poumons. Sa ferveur habituelle, cette chaleur qui m'agaçait tant, n'est plus qu'une braise mourante dans un blizzard. Il hurle mon nom, mais le son est étouffé par la densité de l'air, une onde de choc qui meurt avant de m'atteindre, comme s'il criait à travers une épaisseur de ouate glacée. Je lui adresse un sourire qui se veut une lame, une défense pour ne pas laisser la panique m'incendier le sang. Regardez-le, le petit idéaliste, saignant sa chaleur humaine sur un dallage qui ne demande qu'à l'absorber. On dirait un insecte pris dans la résine, s'agitant avec une futilité qui me soulève le cœur. Je devrais me sentir triomphante de le voir ainsi, réduit à l'impuissance par la pureté de la logique de Rowena, mais une pointe d'acidité me brûle l'œsophage, un dernier résidu de ce que je refuse de nommer de l'empathie.

— Elara, ma petite perle, murmure Rowena sans détourner les yeux de l'eau qui monte. Viens. Le processus réclame un catalyseur. L'entropie est un gaspillage de potentiel. Regarde-les. Ils ne souffrent pas. Ils deviennent éternels.

Je m'avance, chaque pas étant une lutte contre la conductivité du sol qui cherche à me pomper ma propre température interne. Mes orteils sont des blocs d'ivoire insensible. L'eau me submerge les chevilles, et le contact est une décharge électrique, un froid si intense qu'il simule la brûlure d'un fer rouge. Je ne peux pas m'empêcher de penser à

une phrase que Julian m'a dite un jour, à propos de la chaleur de la peau contre la peau, une absurdité sentimentale qui me paraît maintenant aussi lointaine qu'un souvenir d'une autre espèce. Je monte les marches du piédestal, me dégageant du liquide pour dominer la salle de bal. De là-haut, le spectacle est une apothéose de statuaire vivante. Les membres de la cour sont des piliers de sel, des colonnes doriques surmontées de visages figés dans une extase de stupeur, leurs vêtements de soie raidies par le minéral formant des plis tranchants comme des rasoirs. Il n'y a plus d'odeur, seulement cette absence de parfum que provoque le gel extrême, un vide olfactif qui dessèche les cloisons nasales.

Julian parvient à libérer un bras, ses ongles griffant l'armure de son geôlier avec le bruit d'une pierre sur du métal. Il me regarde, et l'éclat dans ses yeux est la seule chose qui brûle encore dans cette nécropole. C'est une insulte à la sérénité de l'Archonte, une tache de rouge sur un tableau de blanc et de bleu. Rowena fronce légèrement les sourcils, un mouvement presque imperceptible qui déplace les rides de son front comme des plaques tectoniques miniatures. Elle lève une main gantée de mailles d'argent, et le bourdonnement des machines atteint une fréquence qui fait vibrer mes dents dans leurs alvéoles. L'air se sature d'une électricité statique qui fait crépiter ma robe, mes cheveux se dressant autour de mon visage comme une méduse de cuivre.

— Arrête ça, Elara ! parvient à articuler Julian, sa voix n'étant plus qu'un râle de givre. Ce n'est pas l'évolution, c'est un abattoir de cristal !

Je ris, un son sec qui s'évapore instantanément.

— Tu as toujours été d'un ennui mortel avec ta morale de feu de bois, Julian. Le bois finit en cendres. Le sel, lui, survit aux millénaires. Regarde-moi bien. Est-ce que j'ai l'air d'une victime ou d'un monument ?

Pourtant, à l'intérieur, je sens la faille s'élargir. Ma peau tire, une sensation de

parchemin trop tendu sur un cadre de bois sec. Je sens l'humidité ambiante se condenser sur mes bras, non pas en gouttes, mais en une fine pellicule de givre qui dessine les veines sous ma surface. Le froid n'est plus une agression, c'est une invasion. Il s'infiltré dans mes pores, cherche le battement de mon cœur pour le ralentir, pour le synchroniser avec le métronome de la marée. Je vois Rowena qui m'observe maintenant, ses yeux gris n'étant plus que deux perles de nacre opaque, dénuées de toute humanité, ne voyant en moi qu'un rouage prestigieux de sa grande œuvre d'immobilisme. Elle m'aime comme on aime une pierre précieuse : pour sa capacité à ne jamais changer, à ne jamais décevoir par un mouvement imprévu.

L'eau continue de grimper, elle a maintenant atteint la taille des statues au bas du piédestal. Le processus de cristallisation s'accélère, les tourbillons de saumure se changeant en dagues de verre qui s'entrecroisent, formant un treillis complexe qui emprisonne Julian. Il ne lutte plus ; il tremble d'un frisson systémique, ses lèvres virant au violet, sa peau prenant la teinte cireuse des noyés de l'Archipel. Je sens un picotement féroce dans mes genoux, une morsure de glace qui s'insinue sous mes rotules. C'est la transition. Le moment où la chair abdique devant la géométrie.

Je me tourne vers ma grand-mère, et pour la première fois, je ne cherche pas à parer ses coups avec mon ironie. Je cherche la chaleur d'un reproche, la brûlure d'une haine, n'importe quoi pour contrer cette chute de température qui me transforme en objet. Mais elle est déjà ailleurs, ses lèvres murmurant l'incantation finale, un chant dont les fréquences sont si basses qu'elles font résonner les os de mon crâne. La salle de bal n'est plus qu'un immense congélateur de luxe, un coffre-fort de nacre où le temps vient de rendre l'âme. La lumière des lanternes à huile de baleine vacille, la flamme réduite à un point bleu minuscule avant de s'éteindre dans un dernier soupir de fumée âcre qui gèle en suspension.

Le silence qui suit est plus dense que n'importe quel bruit. C'est un silence solide, une matière que l'on pourrait briser avec un marteau. Je regarde Julian une dernière fois. Il a fermé les yeux. Une petite ligne de givre souligne sa paupière, un dernier adieu

thermique. Mon cynisme me semble tout à coup une armure de carton dans un incendie de glace. J'ai passé ma vie à me moquer des émotions pour ne pas être consumée par elles, et voilà que je finis par être conservée dans le froid absolu de ma propre indifférence. C'est une ironie que je n'arrive même pas à savourer.

Le sel grimpe le long de mes jambes, une caresse de glace mortelle qui remonte mes cuisses avec une lenteur de reptile. Chaque millimètre conquis est une perte de sensation, une anesthésie minérale qui transforme mes muscles en marbre. Ce n'est pas douloureux ; c'est un effacement. Une soustraction de soi. Ma peau devient blanche, d'une blancheur de craie, une texture scabreuse qui dévore la soie de ma robe. Je sens le froid atteindre mon bassin, s'enrouler autour de mes hanches comme les doigts d'un amant de métal. Je suis le point culminant, la statue divine du nouveau monde de Rowena, un chef-d'œuvre de stase dans une ville qui n'a plus besoin de respirer. Mon cœur bat encore, un coup sourd, lent, une résonance de tambour au fond d'une cave, mais il lutte contre une pression barométrique interne qui veut le figer pour l'éternité. Je lève le menton, une dernière parade d'orgueil, alors que la sensation de mes pieds disparaît totalement, remplacée par le poids immense et rassurant de la pierre. Je ne suis plus Elara la cynique, je suis le début d'un récif de chair pétrifiée, et la caresse du sel, désormais au niveau de ma taille, est la seule étreinte que je n'ai jamais pu refuser. Elle est pure. Elle est froide. Elle est finale.

Chapitre 14

Le Cœur de Verre Brisé

Ma peau explose en un million d'éclats de lumière irisée. Ce n'est pas une métaphore de poète agonisant, c'est une réalité physique, un déchirement granuleux qui parcourt mon épiderme. La pression interne des sels minéraux sature chaque pore, chaque follicule, transformant le derme en une mosaïque de facettes tranchantes. La sensation est celle d'un brossage à vif avec de la poussière de diamant. Rowena se tient devant moi, sa silhouette découpée contre les dômes de cuivre qui virent au brun bitume sous le ciel d'encre. Elle sourit, et son sourire a la raideur d'un cuir trop sec, une texture de parchemin poncé qui s'étire sur des os de porcelaine.

Je sens l'invasion. Le sel ne se contente plus de lécher mes chevilles ; il s'insinue dans les gaines de mes nerfs, une progression de lave blanche qui remplace la souplesse du muscle par la rigidité du gypse. Mes genoux se verrouillent, soudés par une sédimentation féroce. La soie de ma robe, imbibée de cette saumure alchimique, est devenue une carapace de mica qui crisse contre mes flancs à chaque inspiration. C'est une étreinte de corsetier fou, une compression qui cherche à expulser le souffle de mes poumons pour y loger une géode de quartz.

« Regarde-toi, Elara, » murmure l'Archonte, et sa voix me parvient comme le frottement de deux silex au fond d'un puits. « Tu deviens enfin éternelle. »

Sa main s'approche. Ses doigts, longs et effilés, effleurent ma joue. Le contact est d'une sécheresse absolue, une rencontre entre deux surfaces minérales qui produit un grincement de craie sur un tableau noir. Je devrais trembler, mais mes fibres nerveuses sont prises dans une gangue de carbonate. Ma seule réponse est un rire intérieur, une vibration sourde qui résonne dans ma cage thoracique comme un choc

dans un bloc de granit. Elle croit à la pureté de la stase. Elle croit que je suis le réceptacle de sa perfection morte. Elle ignore que sous cette croûte de nacre, mon sang n'est plus de l'hémoglobine, mais un composé de vif-argent et de soufre que j'ai distillé dans le secret de mes veines pendant des mois.

Le poison alchimique est une viscosité lourde, une rivière de plomb fondu qui lutte contre la cristallisation. Je sens le conflit à l'intérieur de mon avant-bras. Le sel veut figer ; l'alchimie veut dissoudre. C'est un combat de textures. La rugosité abrasive de la submersion contre la fluidité huileuse du contre-poison. Je force la circulation. Je contracte ce qu'il me reste de cœur, un organe qui ressemble désormais à une éponge de fer trempée dans l'acide.

Je mords l'intérieur de ma joue. Le goût n'est pas celui du sang, mais celui du mercure, une saveur de pile électrique qui me brûle les gencives. La blessure libère l'agent catalyseur. Je sens la chaleur — la seule et unique fois que je m'autorise à ressentir ce brasier interne — se propager. Ce n'est pas une tiédeur humaine, c'est une incandescence de fonderie.

Le reflux commence.

D'abord, c'est une sensation de déshydratation inversée. La croûte qui enserre mes poignets se met à vibrer. Ce n'est plus le silence de la pierre, c'est le bourdonnement d'un essaim d'insectes de métal. Les cristaux de sel, ces bijoux de mort que Rowena chérit tant, commencent à se liquéfier. Ils ne redeviennent pas de l'eau. Ils se transforment en une boue visqueuse, une gelée noire qui glisse sur ma peau comme de la suie humide.

La sensation de succion est atroce. C'est comme si l'archipel tout entier essayait de me pomper la moelle. Mes articulations, libérées de leur prison de gypse, retrouvent une élasticité douloureuse, une souplesse de caoutchouc brûlé. Je vois le visage de Rowena changer. Sa sérénité de marbre se fissure. Littéralement. Une ligne sombre

apparaît sur son front, une faille qui descend jusqu'à son menton, révélant sous la peau une texture de corail mort, grisâtre et poreuse.

« Qu'as-tu fait ? » siffle-t-elle.

Le son de sa voix est maintenant un gargouillis, le bruit d'une évacuation bouchée par des sédiments. Je ne réponds pas. Je tends la main et je saisis son poignet. Le contact est répugnant. Sa chair a la consistance d'une éponge de mer desséchée qui s'effrite sous la pression. Je laisse mon sang contaminé par le catalyseur couler dans ses veines à elle. Le transfert est une décharge de tension statique qui fait claquer l'air autour de nous.

L'onde de choc se propage à travers le sol de la salle de bal. Le dallage de nacre ondule. Ce n'est plus une surface solide, c'est une membrane tendue au-dessus d'un abîme de bouillie minérale. Sous mes pieds, je sens les plaques de granit pleureur se désagréger, redevenant du sable de rivière, une texture granuleuse et instable qui dévore mes talons. L'architecture gothique qui nous entoure — ces arches de laiton et ces voûtes de pierre — se met à transpirer. Une humidité poisseuse, chargée de l'odeur de la vase primordiale, suinte des murs.

Julian est là, quelque part sur la périphérie de ma vision. Je sens sa présence comme un point de friction, une chaleur de laine bouillie dans un monde de scalpels. Il tente de s'approcher, mais le sol entre nous devient un marécage de débris cristallins. Chaque pas qu'il fait produit un bruit de mastication, la pierre dévorant ses bottes.

Rowena hurle, mais le son est étouffé par la pétrification soudaine de ses cordes vocales. Le reflux que j'ai initié ne se contente pas d'annuler la cristallisation, il la renvoie avec une violence de marée d'équinoxe. Elle devient le paratonnerre de sa propre apocalypse. Je sens sous mes doigts son bras devenir dur, non pas comme le beau cristal qu'elle espérait, mais comme de la scorie volcanique, une matière pleine de bulles d'air, coupante, irrégulière, une texture de mâchefer qui lui dévore le visage.

Mes propres forces m'abandonnent. Mon cœur n'est plus un muscle, c'est une masse compacte, un noyau de carbone pur compressé par la fureur de la réaction chimique. Il pèse un poids mortel dans ma poitrine, une enclume de diamant qui tire sur mes artères. Chaque battement est un choc sec, un coup de marteau sur une enclume de verre. C'est le prix. La fluidité du monde extérieur est payée par la pétrification absolue de mon centre.

L'archipel tremble. Les pompes de laiton dans les murs s'arrêtent dans un dernier rôle de métal broyé. Le sifflement de l'eau de mer qui s'infiltrait sous les portes cesse, remplacé par un murmure de drainage. La ville ne coule plus. Elle ne gèle plus. Elle s'installe dans une nouvelle forme de survie, une matière hybride, entre le vivant et le minéral, une texture de lichen de fer.

Je lâche Rowena. Elle reste debout, une statue de scories sombres, une ombre calcinée au milieu de l'opulence de sa salle de bal désormais dévastée. Elle est un monument à sa propre folie écologique, une structure de carbone instable qui finira par s'effondrer au premier coup de vent.

Je m'effondre sur le sol. La nacre sous moi est redevenue froide, mais d'un froid de cave, d'un froid de terre, pas de glace. C'est une sensation d'ancrage. Mes doigts griffent la surface, cherchant une prise sur ce monde qui a cessé de glisser vers le néant. Je sens la texture des tapisseries des Gobelins derrière moi ; elles ne sont plus raidies par le sel, elles sont molles, spongieuses de moisissure, dégageant une odeur de terreau et de vieux chanvre. C'est la putréfaction, et c'est magnifique. C'est la preuve que le temps a recommencé à couler.

Julian s'agenouille près de moi. Sa main sur mon épaule est une intrusion de chair vivante, une pression de tendons et de chaleur organique qui me fait presque mal. Ma peau, encore saturée de résidus cristallins, est d'une sensibilité de brûlé. Chaque millimètre de contact est une explosion sensorielle. Je sens la trame de sa chemise, la

rugosité de ses callosités, le pouls qui bat à l'extrémité de ses doigts. C'est trop. C'est une agression de réalité après des années de cynisme vitrifié.

« Elara, » dit-il.

Son souffle contre mon oreille a l'odeur du pain rassis et de la fatigue, une senteur si humaine que j'ai envie de vomir de soulagement. Je tourne la tête vers lui, et mon cou grince, une dernière réminiscence de la pierre.

Je regarde mes mains. Elles sont couvertes d'une fine pellicule de graphite, un reste de la transformation. Je frotte mes paumes l'une contre l'autre. Le bruit est celui de la soie que l'on déchire. Je ne suis pas guérie. Je suis changée. Mon cœur de diamant bat une mesure lente, solennelle, une cadence géologique. Je n'ai plus besoin de sarcasmes pour me protéger. Mon propre corps est devenu l'armure finale, une gemme indestructible cachée sous une peau qui a retrouvé la vulnérabilité du velours usé.

L'air dans la salle change. L'ozone électrique se dissipe, remplacé par une brise lourde, chargée d'une humidité de sous-bois, une odeur de champignons et de fer rouillé. C'est le parfum d'un monde qui accepte sa propre décomposition. Les lustres en cristal de roche ne cachent plus des conduits d'eau de mer ; ils ne sont plus que des objets inertes, des vestiges d'un luxe qui n'a plus de sens.

Je sens la fatigue m'envahir, une pesanteur de plomb qui m'attire vers le sol. Ce n'est pas la stase de Rowena, c'est le sommeil des épuisés. Julian me soutient, et son bras sous mon dos est une attelle de chair et de courage. Mon cynisme est mort avec l'Archonte. Il s'est dissous dans la boue noire de la transformation. Il ne reste que cette sensation de poids dans ma poitrine, ce cœur de diamant qui est à la fois mon fardeau et ma survie.

Je ferme les yeux. Le contact de mes paupières est doux, une caresse de pétales de

rose fanés. Je n'entends plus le grincement des plaques tectoniques, ni le cri des marées. Il n'y a plus que le murmure régulier de l'eau qui se retire des salles de bal, un reflux paisible, une succion qui nettoie les pêchés de nacre.

La ville est silencieuse. Pas un silence de mort, pas un silence solide. C'est un silence poreux, un silence qui laisse passer le bruit d'une goutte d'eau tombant sur un sol de terre cuite, le bruit d'un vêtement qui glisse sur la peau, le bruit d'un souffle qui ne cherche plus à se retenir.

Le silence qui suit est celui d'un monde qui a recommencé à respirer.

Chapitre 15

La Résonance du Granit

Mes pas sur le granit font le bruit d'un carillon de cristal. Chaque impact de mes talons sur la pierre dénudée résonne dans l'étroitesse de la nef, une note pure, presque insupportable, qui monte vers les voûtes avant de s'écraser contre les fresques écaillées. L'eau s'est retirée, laissant derrière elle un monde de nacre morte et de sédiments immaculés. Ce n'est plus la boue noire des marées de Rowena, mais une poussière de diamant, une pellicule de sel si fine qu'elle semble une exhalaison de la pierre elle-même. Je marche au milieu des débris du faste passé, franchissant des amoncellements de bois de rose dont le vernis a été pelé par l'acide marin, révélant des fibres pâles, semblables à des muscles séchés.

Mes mains, autrefois nerveuses et tachées d'encre de seiche, captent la lumière d'une manière nouvelle. Sous l'épiderme, là où le sang devrait pulser en un flot de pourpre sombre, je vois désormais des réseaux de filaments irisés. Les veines sont devenues des rivières de mercure figé. Mes phalanges possèdent la transparence laiteuse de l'opale. Je lève un doigt devant mes yeux : la lueur des lanternes de phosphore se fragmente à travers ma chair, projetant des spectres chromatiques sur le sol de schiste. Je ne suis plus un organisme, je suis un prisme. Une structure de réfraction capable de décomposer le peu de clarté qui subsiste dans cet archipel de naufragés.

Julian m'attend près du portique sud, là où le bronze des portes a été poli jusqu'au sang par le ressac. Il se tient debout, une ombre d'ocre et de brun dans ce paysage de blancheur chirurgicale. Ses vêtements sont des loques de laine grise, imprégnées de cette odeur de suie froide et de résine de pin qui semble être la dernière trace de la terre ferme. Lorsqu'il tourne la tête vers moi, le mouvement de son cou est d'une souplesse qui me semble désormais étrangère, presque indécente. Sa peau a la couleur

du pain cuit, une teinte si chaude qu'elle jure avec la pâleur environnante.

— Ne t'approche pas davantage, dis-je.

Ma voix a perdu ses aspérités de gravier. Elle est limpide, dépourvue d'écho, une ligne droite de son qui tranche l'air sans effort. Julian ignore l'avertissement. Il fait un pas, le cuir de ses bottes crissant sur le sable de silice qui tapisse les dalles. Sa main se lève, hésitante, un geste de mendiant ou de conquérant. Je recule, mes articulations émettant un froissement de papier de soie que l'on froisse.

— Elara. Tu ressembles à une sainte de vitrail.

— Les saintes sont mortes, Julian. Et elles ne coupent pas ceux qui tentent de les embrasser.

Je désigne du menton l'arête de mon avant-bras. Le sel s'y est déposé en lames minuscules, des scalpels de minéral qui s'élèvent le long de mon radius. Ma peau n'est plus une frontière, c'est une arme. Si ses doigts rencontraient ma paume, il ne sentirait pas la chaleur de ma vie, mais le tranchant d'une géode. Je suis une architecture de défense. La cristallisation n'est pas une maladie, c'est une abdication de la mollesse.

— L'Archonte a perdu, murmure-t-il, les yeux fixés sur le scintillement de ma gorge. La mer ne montera plus. Les pompes se sont arrêtées.

— Elle n'a pas perdu. Elle a simplement changé d'échelle. Regarde-moi. Je suis son testament en relief.

Je me détourne pour contempler l'esplanade. La cité est un squelette de craie sous le ciel qui commence à se déchirer. Les nuages de pétrole, autrefois lourds comme des pans de plomb, se morcellent en plaques de mica. Une lueur de soufre, presque divine, filtre par les brèches, éclairant les dômes de cuivre qui ne sont plus verts, mais d'un rouge sombre, comme des braises oubliées. Les canaux ne sont plus que des

artères vides, des fosses tapissées de varech déshydraté qui ressemble à des lanières de cuir noir. On aperçoit, au fond des écluses, les carcasses de gondoles dont les armatures de laiton brillent comme des cages thoraciques d'oiseaux préhistoriques.

Rien ne bouge, hormis une fine poussière qui danse dans les rayons de lumière oblique. C'est une ville de statuaire. Dans les recoins de l'abbaye, je vois les serviteurs de Rowena, ceux qui n'ont pas eu ma force ou ma chance. Ils sont figés en pleines convulsions de sel, des blocs de quartz translucide où l'on devine encore l'effroi d'un regard ou la tension d'un muscle. Ils sont devenus des ornements, des cariatides pour une cité qui n'a plus besoin de piliers.

— Tu aurais pu finir comme eux, dit Julian. Pourquoi m'as-tu repoussée dans la chambre de nacre ?

— Parce que la solitude est la seule condition de la pureté. Ton humanité m'aurait salie, Julian. Elle m'aurait rendue opaque.

C'est un mensonge. Un dernier éclat de mon ancien cynisme, une petite lame de verre que je lui lance pour voir s'il saigne. Et il saigne. Je vois la contraction de sa mâchoire, l'ombre qui passe dans ses prunelles de terre. Sa souffrance est une couleur vive, un rubis dans ce monde de pastel. C'est la seule chose qui me rappelle que je possède encore une mémoire. Mon esprit est un carnet de notes dont les pages seraient en verre ; je peux lire ce que j'étais, mais je ne peux plus en sentir la texture.

Nous commençons l'ascension vers les jardins suspendus du sommet. L'air est rare, chargé d'une odeur de poussière de craie et de lichen sec. Chaque marche est une épreuve de précision. Mes pieds ne sentent plus le contact du sol, seulement la vibration qui remonte le long de mes tibias de porcelaine. À mesure que nous grimpons, la vue s'élargit. L'archipel s'étire comme une main de noyé au milieu d'une mer qui a retrouvé une teinte de cobalt profond, presque noire. L'horizon est une ligne de rasoir séparant deux infinis de vide.

Nous passons devant une fontaine dont l'eau a été remplacée par une floraison de cristaux de soufre jaune. Ils ressemblent à des fleurs de cauchemar, des corolles rigides qui ne flétriront jamais. Julian s'arrête, sa respiration est un bruit de soufflet dans le silence minéral. Il est essoufflé, sa sueur laisse des traces sombres sur son col de lin. Je le regarde avec une curiosité clinique. Comment peut-on être aussi fragile ? Comment peut-on dépendre d'un rythme aussi précaire que celui d'un poumon ?

— Tu me méprises, n'est-ce pas ? demande-t-il, s'appuyant contre une balustrade de calcaire.

— Le mépris demande trop d'énergie thermique. Je t'observe, Julian. Comme on observe un insecte piégé dans un ambre qui n'a pas encore durci.

— Tu es une menteuse, Elara. Tu as sauvé la ville. Tu as brisé le cycle des marées. On ne fait pas ça par indifférence.

Je m'approche du bord de la terrasse. Le vent, chargé de particules de mica, fouette mon visage, mais je ne ressens qu'une pression uniforme, une caresse de papier de verre sur un miroir. Je contemple mes doigts. Le sel a cessé de croître. La transformation s'est stabilisée au point exact où la beauté devient un danger. Je suis un équilibre de tensions.

— J'ai brisé le cycle parce que je ne supportais pas l'idée de devenir une statue dans la salle du trône de ma grand-mère. Je préférais être ma propre idole.

C'est encore une parade. Une botte secrète pour cacher le fait que, lorsque j'ai plongé mes mains dans le cœur de la machine de laiton, j'ai senti, pendant une fraction de seconde, une chaleur atroce, une fournaise de sang et de cris qui demandait justice. J'ai choisi de geler le monde pour ne pas brûler avec lui.

Julian se rapproche. Il est à quelques centimètres. Je perçois la radiation de son corps, cette tiédeur de mammifère qui semble capable de faire fondre ma structure. Il ne me touche pas, il sait que l'effleurement serait une déchirure. Mais il pose son ombre sur

la mienne. Nos silhouettes sur le granit blanc fusionnent, une tache sombre et mouvante contre un fond de lumière crue.

— Et maintenant ? demande-t-il.

— Maintenant, nous attendons que la poussière retombe.

Je lève les yeux vers le ciel. Le pétrole s'est évaporé. Ce qui reste est une voûte d'une clarté de diamant, un bleu si pâle qu'il en devient aveuglant. Le premier soleil depuis des décennies frappe les sommets de l'archipel. La lumière est un choc visuel. Elle rebondit sur les façades de marbre, ricoche sur les dômes de cuivre, se fragmente dans les prismes de sel. La ville s'allume comme un phare de phosphore. C'est une symphonie de reflets, un incendie blanc qui ne consume rien.

Julian plisse les yeux, portant sa main à son front pour se protéger. Moi, je garde les yeux grands ouverts. Mes pupilles se sont dilatées pour absorber chaque photon, chaque particule de cette radiation nouvelle. Mes yeux ne brûlent pas. Ils sont des lentilles de quartz, conçues pour cette intensité. Je vois les détails de la ville avec une acuité terrifiante : chaque fissure dans le stuc, chaque nervure dans les algues pétrifiées, chaque grain de poussière en suspension dans l'éther.

— C'est... magnifique, souffle-t-il, la voix brisée par l'éblouissement.

Magnifique. Un mot d'humain. Un mot pour ceux qui craignent l'obscurité. Pour moi, c'est simplement une vérité géométrique. L'ordre a remplacé le chaos de la submersion. Le monde est devenu lisible, transparent, froid.

Je sens mon cœur battre dans ma poitrine. Ce n'est plus un muscle qui se contracte, c'est un battement de métronome, un cliquetis de cristal contre cristal. C'est régulier, éternel, sans passion. Mais dans ce rythme, je trouve une forme de paix que le cynisme n'avait jamais pu m'offrir. Je n'ai plus besoin de mordre pour exister. Je n'ai plus besoin de détruire pour me sentir entière.

Je regarde Julian. Sa vulnérabilité est une couleur magnifique, un ocre profond qui ancre ma clarté. Je ne pourrai jamais plus l'étreindre, je ne pourrai jamais plus sentir le sel de ses larmes sur ma peau sans que l'une ou l'autre de nos natures ne se brise. Nous sommes deux états de la matière qui ne peuvent plus se mélanger. Mais nous sommes là, sur ce sommet de granit qui pleure ses derniers résidus de saumure, sous un ciel qui a enfin cessé de nous étouffer.

Le silence qui nous entoure n'est pas une absence de bruit. C'est une présence vibrante, la résonance d'une ville de pierre qui s'accorde à la lumière du jour. C'est le son du temps qui recommence à s'écouler, non plus comme une marée qui monte et qui descend, mais comme une ligne droite vers un horizon inconnu.

Je pose ma main sur la balustrade. Le cristal de mes doigts rencontre le calcaire de la pierre. Il n'y a pas de froid, pas de chaud. Il n'y a que la certitude de l'existence. La ville scintille en dessous de nous, une nécropole transformée en sanctuaire de verre. Les reflets de mon propre corps se mêlent à ceux des palais, créant une tapisserie de lumière qui semble s'étendre jusqu'aux confins du monde.

Mon esprit, autrefois une cage de sarcasmes et de peurs, est devenu vaste comme cette esplanade de nacre. Je n'ai plus peur de m'effondrer en poussière, car la poussière elle-même est devenue précieuse. Chaque grain de sel sur ma peau est un témoin de la survie, une petite victoire contre l'oubli liquide.

Je ne suis plus humaine, mais je n'ai jamais été aussi vivante.

FIN

Merci d'avoir lu "Cœurs de Sel"

Une œuvre écrite par Lily Walker

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)